

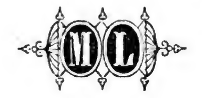
DALILA

DRAME

EN TROIS ACTES ET SIX TABLEAUX

PAR

OCTAVE FEUILLET



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857


BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.a SALA
SCAFFALE 8
PLUTEO 1
N.° CATENA 45
TECA·
I·PALLI·
II. 8. I. 45
Prima Sala
8-1-13

DALILA

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 29 mai 1857.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

DALILA

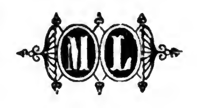
DRAME

EN TROIS ACTES ET SIX TABLEAUX

PAR

OCTAVE FEUILLET







PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1857

PERSONNAGES

ANDRÉ ROSWEIN, compositeur et poëte. . . .	MM. LAFONTAINE.
LE CHEVALIER CARNIOLI, riche mélomane.	FÉLIX.
SERTORIUS, professeur de contre-point. . . .	PARADE.
LE PRINCE KALISCH.	NERTANN.
LE MARQUIS DE SORA.	JOLIET.
LEONORA, princesse FALCONIERI	Mmes FARGUEIL.
MARTHE, fille de Sertorius.	LUTHER FÉLIX.
MARIETTA, suivante de Leonora.	BODIN.
GIULIA, marquise NARNI.	JEANNE.
LADY WILSON.	PÉLAGIE.
GERTRUDE, personnage muet.	
Domestiques.	

La scène se passe à Naples, de nos jours.

S'adresser pour la musique à M. MONTAUBRY, chef d'orchestre du théâtre du Vaudeville.

DALILA

ACTE PREMIER

Chez Sertorius. Un salon décoré simplement. Un violon-alto pendu au mur; un violoncelle; quelques poteries pleines de fleurs. Portes à droite et à gauche. Au fond, large fenêtre à balcon qui laisse apercevoir la mer éclairée par un soleil couchant. Gertrude, vieille domestique, achève de desservir et sort aussitôt.

SCÈNE PREMIÈRE

SERTORIUS, assis dans un grand fauteuil près de la fenêtre, à gauche; MARTHE, travaillant près de lui, assise sur un petit tabouret.

SERTORIUS.*

Tu ne dis rien, ma fille.

MARTHE.

Non. J'ai peur de vous troubler. Vous avez l'air si heureux! L'enfant qui dort dans son berceau n'a pas l'air plus heureux que vous, mon père... La belle soirée, n'est-ce pas, et le ravissant tableau!

SERTORIUS.

Oui, c'est vrai, ma fille. N'ai-je pas bien fait d'acquérir cette maisonnette, sur les ruines de la villa de Lucullus? C'est ici que le païen délicat avait dédié son temple à la Fortune! et moi aussi je dédie du fond du cœur mon temple à la Fortune! Comment veux-tu que je ne sois pas heureux?... J'ai soixante ans, et j'ai la santé d'un athlète... Tu es à mes côtés, mon enfant, et j'ai devant moi le plus beau site du monde : Naples et son golfe radieux, Misène, Sorrente et le Vésuve... Ces noms et ces souvenirs, éclairés par les feux du couchant, charment mes

* Sertorius, Marthe, Gertrude appuyée, au lever du rideau, sur un meuble à droite; elle sort aussitôt.

yeux et ma pensée!... Comment ne remercierais-je pas humblement le Dieu de bonté qui m'a fait ces loisirs et cette belle vieillesse? (Il se lève et semble remercier le ciel.)

MARTHE, se levant.

Et puis, vous êtes un grand artiste, mon père!... cela vaut bien aussi un remercîment.

SERTORIUS, descendant.*

Oh! Marthe, je t'en prie, n'accole jamais à mon nom ce titre banal d'artiste... tu sais combien je le hais et combien je le méprise... Toutefois, puisque tu en parles, je ne le nierai pas... Oui, j'aurais pû être un grand artiste... j'avais reçu quelques dons... Le dieu de l'harmonie avait semblé sourire à ma naissance... mais cette malheureuse timidité qui m'a toujours paralysé devant le public... tu sais? Enfin! le vieux Sertorius n'est rien qu'un pauvre professeur de contre-point, voué pour jamais à l'obscurité et au dédain. (Il s'assied à droite.)

MARTHE.

Au dédain!... Ah! mon père!... J'ai entendu dire vingt fois au chevalier Carnioli qu'il vous considère comme le plus fort violoncelliste et le premier compositeur de notre temps!

SERTORIUS.

Bah! dit-il cela, ce Carnioli?... C'est une espèce de fou, d'enragé... et qui pis est... un homme sans mœurs... toutefois, il se connait à la musique, on ne peut le nier, c'est même un fin connaisseur. Mais moi, le plus fort violoncelliste! oh non! il faut qu'il n'ait pas entendu Batta!... il ne m'a entendu moi-même qu'à travers les branches, dans le cours de mes leçons... Ah! parbleu, je serais curieux de savoir ce qu'il dirait, si je lui jouais mon chant du Calvaire?

MARTHE.

Il n'y survivrait pas!... Mais quand l'entendrai-je donc, moi, ce fameux chant du Calvaire?

SERTORIUS.

Le soir de ton mariage, mon enfant, comme je te l'ai pro-

* Marthe, Sertorius.

mis... Ah! ce sera un beau moment, petite!... Ou je me trompe fort, ou tu verseras bien des larmes.

MARTHE, *s'éloignant, avec une nuance de tristesse.*

Et si je ne me marie pas, je ne l'entendrai pas?

SERTORIUS, *se levant.*

Comment! si tu ne te maries pas? Pourquoi ne te marierais-tu pas? que te manque-t-il donc? D'abord, tu es jolie...

MARTHE.

Oh! mon père!...

SERTORIUS.*

Oui, tu es certainement jolie, quoiqu'un peu grave pour une jeune fille... Quant aux qualités morales, tu apporteras au foyer de ton époux, j'en puis répondre, tout le trésor des saintes vertus domestiques... Joins à ces considérations mes trois cents écus de rente, puis le revenu annuel de mes leçons, puis enfin cette maisonnette que je compte abandonner à ton jeune ménage...

MARTHE.

Mon père!...

SERTORIUS.

En te priant, bien entendu, de m'y garder une petite place... car sans toi, ma fille, je ne jouirais de rien au monde... Tu es le soleil qui éclaire tout... tu fais le chant dans ma vie! (*Il l'embrasse.*) Mais enfin, avec tout cela, de bonne foi, que te manque-t-il donc pour te marier?

MARTHE.

Mais justement, mon père... vous me jugez avec trop de complaisance... vous serez trop difficile... trop ambitieux pour moi!

SERTORIUS.

Ambitieux! grand Dieu! Eh! ma fille, j'ai en toi une telle confiance que je m'en remettrai absolument à ton choix.

MARTHE, *avec intention.*

A mon choix, vraiment?

SERTORIUS.

Sans doute!... Qu'un jeune homme te plaise... le premier venu... et je lui ouvre aussitôt mes deux bras.

* Sertorius, Marthe.

MARTHE, avec intention.

Le premier venu?

SERTORIUS.

Le premier venu, mon Dieu, oui... (avec force) pourvu, bien entendu, qu'il n'appartienne pas à la caste détestable des artistes... car je veux, avant tout, que tu sois heureuse... et je défie la femme la plus accomplie d'être heureuse avec un de ces messieurs-là... je les connais, Dieu sait!... Du reste, hors de là, choisis librement... Et voyons, Marthe, n'aurais-tu pas, dans cet ordre d'idées, quelque confidence à me faire?... je l'écouterais avec plaisir, ma fille.

MARTHE.

Aucune, mon père.

SERTORIUS.

Ah!

MARTHE, s'éloignant à droite.

N'en parlons pas davantage, je vous prie.

SERTORIUS, à part.

Au fait, elle est si jeune!

MARTHE, qui a pris un journal.

Dites-moi, mon père, n'est-il pas étrange que nous n'ayons pas vu monsieur André Roswein depuis plus de quinze jours?

SERTORIUS.

Nullement, mon enfant... tu oublies donc son opéra?... Il doit être maintenant dans le feu de ses répétitions... Poëte et compositeur tout à la fois, ce n'est pas une mince besogne!

MARTHE.

C'est que... vous n'avez pas lu ce journal, mon père... il annonce pour ce soir l'opéra de monsieur Roswein.

SERTORIUS.

Pour ce soir? C'est impossible, Marthe!

MARTHE.

Cela m'a préoccupée tout le jour... Il me paraît si extraordinaire que monsieur André ne vous ait pas même envoyé un billet, à vous son maître .. Voyez!... (Elle lui présente le journal.)

SERTORIUS, de plus en plus agité.

(Il lit.) « Aujourd'hui, 15 avril. » C'est bien ce soir, en effet!... « Première représentation de *la Prise de Grenade*, opéra en trois actes, attribué pour les paroles et pour la musique au jeune

maestro dalmate André Roswein. » Oui!... « La présence de la cour ajoutera à l'éclat de cette solennité... » Ah! la cour y sera... tu entends! qu'a-t-il besoin de nous?... « On sait que le maestro, déjà connu à Naples par plusieurs compositions transcendantes, est l'élève favori du savant Sertorius. » Ah oui! le savant Sertorius! cela fait bien dans une réclame!... Mon élève favori! oui! et reconnaissant, cela va sans dire! (Il jette le journal avec violence.)

MARTHE.

Mon père!...

SERTORIUS.

Pardon, ma fille! tu m'as vu supporter en riant bien des ingratitudes... mais celle-ci ne me serait pas plus sensible quand la main d'un fils m'en aurait porté le coup! oui... la main d'un fils! c'est la pure vérité!

MARTHE.

Peut-être est-il malade, mon père!

SERTORIUS, s'éloignant.

Malade! oui... Je connais le mal qui lui ronge le cœur!... Quoi! déjà! déjà! Véritablement, Marthe, il semble qu'une sorte de malédiction pèse sur ce nom d'artiste... dont s'affuble aujourd'hui tout ce qui défriche... ou pille à un titre quelconque le champ de l'idéal. (s'approchant.) Voilà ce Roswein! Si jamais visage humain porta l'empreinte d'une âme élevée et loyale, c'est le visage de ce jeune homme! eh bien, tu le vois, il n'a pas fait deux pas dans sa fatale carrière, que la trahison est sur son front! Il dédaigne son vieux maître... le père de son esprit! Il faut qu'à la première page de sa vie d'artiste il inscrive une action indigne, un trait de lâche orgueil! Eh pardieu! il faut qu'il gagne ses éperons, cet enfant!... (Il s'assied; Marthe lui prend les mains et l'embrasse sur le front. On entend une petite cloche dans le lointain. Il reprend, après une pause.) Quelle heure est-il, ma fille?

MARTHE, allant à la fenêtre.

Voici l'*Angelus* qui sonne aux Camaldules.

SERTORIUS.

L'*Angelus!* Il est si tard!... Allons, il ne peut venir maintenant... tout est dit... pour aujourd'hui et pour toujours... c'est un ingrat!... (Roswein a paru à la porte de droite aux premiers sons de la cloche, et s'est approché doucement.)

SCÈNE II

LES MÊMES, ROSWEIN.

ROSWEIN, l'embrassant avec force.*

Qui est-ce qui est ingrat?... dites! Ah! Dieu! quel homme!

SERTORIUS.

Allons! la paix! la paix! ne m'étouffe pas, mon garçon!... Je suis bien aise de te voir, mon ami... je suis enchanté de te voir, j'en conviens... C'est ce journal... cet imbécile de journal qui annonçait pour ce soir...

ROSWEIN.

Mais il a raison! (Il salue Marthe.)

SERTORIUS.

Eh bien, mon enfant, tu m'avoueras que j'avais droit d'attendre aujourd'hui un message de ta part.

ROSWEIN.

Eh! certainement, cher maître... J'aurais pu vous envoyer votre loge ce matin... mais je tenais à vous l'apporter moi-même et à vous embrasser une dernière fois avant la bataille... A ma première minute de liberté, je suis accouru.

SERTORIUS.

Bien, bien, j'ai eu tort, mon enfant. Ah çà, c'est donc pour ce soir sérieusement?

ROSWEIN, riant.

Très-sérieusement.

SERTORIUS, se frottant les mains avec une joviale bonhomie.

Diantre! Oh! oh! mais dis-moi donc, jeune homme, sais-tu que c'est fort grave cela? et tu ris, je crois?... Il rit, Marthe, ma parole d'honneur. Ces jeunes gens riraient à la bouche du canon. Mais voyons, André, sois franc : le cœur ne bat-il pas un peu la chamade... hein, mon garçon?

ROSWEIN.

Je suis dans un état singulier, je m'entends marcher comme sous une voûte sonore. J'ai passé mes trois dernières nuits à

* Sertorius, Roswein, Marthe.

refaire mon ouverture, eh bien! il me semble que de ma vie je n'aurai besoin de dormir. Je me sens la légèreté d'un oiseau, et je ne sais pas pourquoi je ne m'envole pas, car j'ai une belle peur!

SERTORIUS.

Povero!... Mais tu es satisfait de l'exécution, cependant, eh... ton ténor, ta prima donna, ton orchestre, ça va-t-il un peu tout ça?

ROSWEIN.

Oh! l'orchestre va supérieurement... ce n'est pas moi qui le conduis, au reste... Le ténor, c'est Chiari, vous savez... il y a des choses qu'il dit assez bien... par exemple le chant de Boabdil à la fin du trois; vous verrez... Quant à la prima donna, elle est musicienne comme un Anglais... mais enfin elle a un beau contralto, et en la serinant, elle marche.

SERTORIUS.

Entends-tu cela, Marthe? il fait marcher les *prime donne* à présent... Ah çà! comment t'y prends-tu, jeune homme? car cela ne passe pas généralement pour une petite affaire... Quant à moi, lorsque j'essayai, dans mon temps, de me lancer au théâtre, je ne pus jamais me rompre aux façons de ces créatures-là. — Quand j'en rencontrais une dans un couloir, — tu sais que les théâtres sont pleins de couloirs, — je me collais contre les murailles comme une planche!... Ah! les gaillardes! elles me faisaient une peur horrible!

ROSWEIN.

Ce qui me fait une peur horrible, à moi, cher maître, c'est vous... car, en vérité, c'est votre jugement que je redoute bien plus que celui du public. Pourquoi n'avez-vous pas voulu entendre seulement une répétition?

SERTORIUS.

Mon ami, j'ai tenu à pouvoir affirmer hardiment que je ne connaissais pas une seule note de ton opéra ; de cette façon, du moins, personne n'aura le droit d'associer mon nom au tien, et de dire : Sertorius par ci, Sertorius par là, ce qui aurait pu te blesser, et entamer ta couronne.

ROSWEIN.

Ma couronne! Ah! que Dieu vous entende! car si je tombe ce soir, je suis un homme mort! (Il regarde Marthe.)

SERTORIUS.

Allons! André, point de cela! point de faiblesse, mon enfant! Que diable! on ne meurt pas d'une chute! j'en suis la preuve... C'est moi qui ai eu une chute, mon ami... tu n'en auras jamais une pareille!... je t'en défie... Tu sais... c'était à mon premier et dernier concert, à Vienne... La cour était là, — j'avais aussi la cour, moi; — eh bien! mon infernale timidité nerveuse me paralysa si bien que je ne pus tirer un son de mon instrument... Je restai là... pétrifié... comme la femme de Loth!... Ce fut une huée!... un scandale atroce!... On m'emporta évanoui!...

MARTHE, se levant.

Est-ce pour le rassurer, mon père, que vous lui contez cela?

SERTORIUS.

Sans doute, c'est pour l'aguerrir! Allons! allons! (Il le secoue) *coraggio!*... Et à quelle heure commence-t-on?

ROSWEIN.

A neuf heures... vous avez encore une heure et demie... Tenez, pendant que j'y songe, voici votre loge... il y a une place pour Gertrude.

SERTORIUS.*

Ah! tu as pensé à la vieille Gertrude? Entends-tu, Marthe? il a pensé à la vieille Gertrude, c'est gentil ça!... Tu dis à neuf heures, mon ami?

ROSWEIN.

Oui, maître. Je suis venu dans une voiture dont je vous prie de disposer... car moi je vous demanderai la permission d'attendre ici le chevalier Carnioli, qui est allé porter une loge dans les environs, à la princesse... je ne sais comment.

SERTORIUS.

Ah! à propos... comment supporte-t-il cette circonstance, ton Carnioli?

* Roswein, Sertorius, Marthe.

ROSWEIN, *riant.*

Oh! convulsivement... Il a passé ces trois dernières nuits dans ma chambre, à copier les parties et à me faire du café, m'appelant tantôt son âme et sa vie, tantôt misérable faquin, suivant le style mélangé que vous lui connaissez... Ah! le terrible protecteur! Mais il a beau faire, je ne puis oublier que sans lui je serais encore dans mes montagnes.

SERTORIUS.

Ah! cela est vrai, tu lui dois beaucoup... il a tiré le bloc de la carrière... Et puis, il s'entend à la musique... il fait un noble usage de sa fortune... C'est Mécène mélomane... mais sans mœurs, malheureusement... Ai-je rêvé qu'il était nommé ambassadeur en Espagne?

ROSWEIN.

Vous n'avez pas rêvé... il doit même partir cette nuit, dès que mon sort sera décidé.

MARTHE.

Mais, mon père, est-ce que vous n'allez pas vous habiller un peu?

SERTORIUS.

Un peu!... tu pourrais dire beaucoup, Marthe, car je compte déployer un luxe oriental. Mon jabot de malines est-il en état, ma fille?... Oui... eh bien, va t'apprêter, va te faire belle, ma chère petite. Pour moi, il ne me faudra que deux minutes, et je désire parler à Roswein en particulier. (*Marthe sort à gauche.*)

SCÈNE III

SERTORIUS, ROSWEIN.*

SERTORIUS, *faisant signe à Roswein d'approcher.*

Mon enfant, lorsqu'un élève sort de mes mains, je crois de mon devoir de lui donner quelques conseils suprêmes; mais je ne les impose à personne : je te demande donc, André, s'il te convient de m'écouter, si tu veux bien me reconnaître vis-à-vis de toi l'autorité d'un vieillard et d'un ami.

* Roswein, Sertorius.

ROSWEIN.

L'autorité d'un père, d'un père chéri et respecté, maître Sertorius.

SERTORIUS.

Assieds-toi donc, mon enfant. (Ils s'asseyent à droite.) André!... André Roswein, le ciel t'a doué avec une munificence que j'ai souvent admirée... il t'a fait musicien et poëte, il t'a donné la lyre et la harpe, il a exhaussé ton jeune front pour y placer deux couronnes .. songe, mon fils, que l'ingratitude se mesure au bienfait... Tu n'as qu'une façon de t'acquitter envers Dieu, il t'a prêté le génie, rends-lui la vertu; il t'a fait grand, sois honnête!

ROSWEIN.

Oui, maître!

SERTORIUS.

Sois honnête! Et si ce n'est pas assez que ta conscience te le commande, sache que l'intérêt même de ton avenir l'exige! Ne pense pas, en effet, jeune homme, trouver une inspiration sincère et durable dans les émotions du désordre, dans la fougue des sens et dans l'excitation maladive des passions... Le délire n'est point la force! Ah! je n'ignore pas, crois-le bien, les dangers qui t'attendent... Je sais quelles tentations redoutables assiégent l'imagination et la vie fiévreuses de l'artiste; je sais quels philtres puissants se glissent dans ses veines sans cesse enflammées; je le sais, et tu le sauras bientôt toi-même, si tu ne le sais déjà... Mais si tu n'as pas le courage de repousser ces entraînements vulgaires, je te le dis, tu es perdu! tu ne fourniras pas ta course!... Souviens-toi que les anciens, dans leurs profondes allégories, appelaient du même nom la vertu et la force! qu'ils faisaient les muses chastes, et qu'ils donnaient aux vestales la garde du feu sacré! Règle donc ton cœur et règle ta vie... Tout est là! (Il se lève.) Dans les nuits de défaillance, mon fils, évoque à ton aide les ombres des vaillants et des forts, évoque ces illustres bénédictins de notre art, les seuls peut-être qui aient touché du front les voûtes de l'idéal : Palestrina, Beethoven, Mozard... Ah! ceux-là n'étaient pas seulement de grands hommes... ils étaient des saints! (La nuit commence.)

ROSWEIN, *se levant.*

Maître, je le sais.

SERTORIUS, *avec une émotion grave et contenue.*

Et si j'ose me nommer moi-même après ces colosses, songe aussi quelquefois, mon ami, à ton vieux maître; du sein de la gloire qui t'attend sans doute, retourne quelquefois ton regard vers mon obscurité... Nous allons nous quitter, mon ami; nous allons rompre la chaîne de nos études communes et de nos enthousiasmes partagés... c'est un déchirement pour mon cœur, je ne te le cache pas... Jamais je n'ai semé sur un sol plus heureux; jamais moisson plus féconde ne paya les soins de l'humble laboureur... Je te remercie, André, des joies que tu m'as données, et je prie Dieu qu'il t'en récompense... Et maintenant, maintenant... adieu, mon enfant, adieu, mon disciple bien-aimé... embrasse-moi!

ROSWEIN, *se jetant dans ses bras.*

Mon père!... (*Il pleure.*)

SERTORIUS.

Oui, tu es bon, je le sais... mais tu es faible aussi... Prends garde, prends bien garde à cela. (*Gertrude entre, portant devant Marthe une lampe allumée.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARTHE (*toilette du soir*).*

MARTHE.

Comment! encore ici, mon père!... et huit heures passées! y pensez-vous?

SERTORIUS.

Ne me gronde pas, ma chérie; quelques minutes vont me suffire... mais que je te voie donc auparavant! (*Il prend la lampe des mains de Gertrude, et ôte l'abat-jour.*) Oh! oh! diantre!... Eh! signor maestro, l'homme au chef-d'œuvre, regardez donc un peu par ici, s'il vous plaît?

MARTHE, *posant l'abat-jour sur la lampe.*

Votre barbe n'est pas faite, mon père...

* Marthe, Gertrude, Sertorius, Roswein.

SERTORIUS.

Est-ce une raison pour humilier ce jeune homme, Marthe? (Il remet la lampe à Gertrude, qui la dépose sur la table de gauche et sort.) Pourquoi lui donner à croire que tu dédaignes son appréciation? Ah çà! dis-moi, fillette... (il se touche le menton) il me semble, à moi, que cette barbe pourrait très-bien aller.

MARTHE.

Oh! mon père!

SERTORIUS.

Au fait, la cour y sera... je vais me raser. (Il sort.)

SCÈNE V

MARTHE va s'asseoir sur le bord de la fenêtre, regardant au dehors; ROSWEIN, après avoir jeté sur elle un regard douloureux, marche à travers la chambre.*

ROSWEIN, il met un gant; à part.

Rien!... pas même un regard; allons... (haut, avec impatience) allons!

MARTHE.

Qu'y a-t-il?

ROSWEIN.

Oh! rien... un bouton de mon gant...

MARTHE.

Est-il parti?... Attendez... (Elle se lève et va prendre une aiguille.) Approchez-vous de la lumière.

ROSWEIN.

Non, non, je vous en prie.

MARTHE.

Venez donc. Un gant sans bouton est horrible.

ROSWEIN.

C'est vrai, mais... (Il s'approche.)

MARTHE.

Il vous faut une tenue sans reproche, ce soir. (Elle lui prend la main.) Ah! si vous tremblez, je pique... Vous avez mal aux nerfs, eh?

* Marthe, Roswein.

ROSWEIN.

Je suis un peu agité, oui... Quelle jolie coiffure vous avez ce soir, Marthe!... Vous avez l'air d'une jeune reine de vos légendes du Nord.

MARTHE, froidement.

Mille fois trop poli!... Allez, c'est fait.

ROSWEIN.

Je vous remercie. (La regardant.) Ah! vous et votre père, vous êtes bien ce qu'il y a de meilleur au monde!

MARTHE.

Je suis ce qu'il y a de meilleur au monde, pour remettre un bouton de gant.

ROSWEIN, il hausse légèrement les épaules, puis fait quelques pas vers le fond.

N'était-ce pas l'*Angelus* qui sonnait aux Camaldules pendant que je montais à votre ermitage?

MARTHE.

Oui.

ROSWEIN.

Toutes ces cloches de village se ressemblent... Ces sons me parlaient au cœur... ils me parlaient de mon enfance et de ma patrie à demi sauvage... En quinze ans à peine, quel changement dans ma vie et dans ma pensée!

MARTHE.

Il y a quinze ans, à l'heure où nous sommes, que faisiez-vous?

ROSWEIN, commençant avec une légère ironie.

C'était l'heure où je rassemblais mes chèvres sur la lisière des grands bois de sapins... où je reprenais le chemin de la vallée... Là, au seuil de la ferme, m'attendait chaque soir mon premier bienfaiteur... ce vieux curé de campagne... un humble et pieux artiste... (Il se lève et se rapproche.) Il m'attendait pour m'entretenir de tout ce qu'il aimait, du bien et du beau, de l'art et de Dieu! Puis, je passais, sans en avoir conscience, de ces douces veilles au doux sommeil, comme un enfant passe d'un songe à un songe... J'étais heureux!

MARTHE.

Sérieusement, Roswein, et poésie à part, voudriez-vous de ce bonheur-là aujourd'hui?

ROSWEIN, avec ferveur.

Oui, Marthe, oui, je vous le jure! si je devais retrouver, avec ma misère et mon obscurité, la paix... la paix divine de mes premières années.

MARTHE, se levant, avec gravité.

La paix est dans le cœur!

ROSWEIN.

Elle n'est pas dans le mien! ni dans mon cœur ni dans mon esprit... jamais!

MARTHE.

Comment! pourquoi? Je ne vous comprends pas.

ROSWEIN.

Ah! votre père me comprendrait. Il me le disait là, à l'instant, et chacune de ses paroles me faisait frissonner, comme s'il eût mis le doigt sur une plaie saignante... Oh! cette belle vie d'artiste, dont vous ne voyez que la brillante surface, il en a sondé les abîmes. Ce monde hors du vrai, hors la loi, où règnent la passion sans règle et la pensée sans frein, il sait quels enivrements terribles on y respire, et combien le meilleur de nous a peine à s'en défendre!

MARTHE.

Vous, du moins, André, vous vous en défendrez... je vous connais!

ROSWEIN.

Vous me connaissez, Marthe, oui; car ma vie a été, depuis trois ans, comme la sœur de la vôtre... Vous pensez, n'est-ce pas, que j'étais né pour le vrai, pour le bien?

MARTHE.

Vous, ou personne, André.

ROSWEIN.

Oh oui! Dieu sait que j'aime le bien, comme j'aime la face radieuse de ce firmament; mais ce monde me trouble... il m'imprègne malgré moi de ses poisons... il mêle aux nobles tourments de l'art et du travail je ne sais quelles fièvres importunes, quelles tentations perverses! Ah! ceux d'entre nous qui ont près d'eux une mère, une sœur, une famille, quelqu'un enfin qui les ramène sans cesse au chemin droit, à la vérité... ceux-là sont

heureux... Moi, je suis seul! (Il baisse la voix en se rapprochant.) Cette paix que je cherche, Marthe, je ne la trouvais... que dans vos yeux.

MARTHE, grave.

Monsieur...

ROSWEIN, avec âme.*

Ah! c'est la dernière fois que je vous vois! c'est la dernière fois que je vous parle... j'y suis bien résolu!... Laissez-moi donc vous ouvrir tout mon cœur... Oui, vous seule pouviez me sauver! Cette force qui me manque, je la sentais en moi dès que je touchais votre main, même en rêve. Oh Dieu! vivre là, entre votre père et vous, dans la sérénité sainte de votre foyer de famille, sous la garde de votre vertu!... vivre là! mourir là! Ah! pourquoi la pensée m'en est-elle jamais venue!...

MARTHE.

Cette pensée, cette pensée impossible, Roswein, soyez juste, ai-je rien épargné pour l'éloigner de votre esprit?

ROSWEIN.

Non! rien! Ah! je vous rends justice... Ah! certes, en votre présence, je ne pouvais m'abuser... mais dès que j'étais loin de vous, l'espérance me rentrait au cœur. C'est si bon d'espérer! Je me rappelais un regard moins sévère, une parole plus douce... Je cherchais à me persuader que votre devoir filial se plaçait seul entre nous... que l'horreur de votre père pour le nom, pour la vie d'artiste était le seul obstacle qui nous séparât...

MARTHE.

Eût-il été le seul, il eût suffi.

ROSWEIN.

Ah! je l'aurais vaincu, je l'aurais brisé!

MARTHE.

Jamais!

ROSWEIN.

Cette nuit même, si vous m'aviez aimé, (mouvement de Marthe) oui, cela eût été possible; car il m'aime, lui, votre père; si j'avais réussi ce soir, comme je l'espérais ardemment, comme je ne l'espère plus... que m'importe maintenant!... je serais accouru ici... cette nuit même, je me serais jeté à ses pieds... je

* Roswein, Marthe.

lui aurais offert à genoux ma jeune gloire, son ouvrage... Ah! il eût oublié l'artiste, il m'eût appelé son fils!... il m'eût tout accordé!

MARTHE.

Essayez.

ROSWEIN.

Marthe, que me dites-vous?

MARTHE.

Silence, voici mon père.

SCÈNE VI

LES MÊMES, SERTORIUS, une bougie à la main : il la pose en entrant sur la table à gauche. Les deux jeunes gens restent à l'écart, comme interdits.*

SERTORIUS.

Or çà! que chacun ici me considère à loisir... Eh bien?... Ah! ah! tu as l'air tout effaré, mon garçon... Tu ne m'avais jamais vu si beau, hein? Tu peux te donner ici, mon ami, une idée exacte de ce qu'était la tenue d'un artiste... je veux dire d'un virtuose... dans mon temps : la sévérité mariée discrètement à l'élégance... Eh bien! vous ne me dites rien, tous deux?... Ah-çà! est-ce que je suis ridicule, voyons? **

MARTHE.

Vous êtes bien, très-bien, mon père.

ROSWEIN.

Vous êtes charmant et majestueux; il faut que je vous embrasse.

SERTORIUS.

Allons! allons donc!... Tu fripes mon jabot, malheureux!

ROSWEIN.

Il vous manque de la poudre.

SERTORIUS.

Il ne me manque rien, gamin!... Partons, ma fille; allons siffler ce jeune insolent.

* Sertorius, Roswein, Marthe.

** Roswein, Sertorius, Marthe.

MARTHE. *

Partons.

SERTORIUS, lui serrant les mains.

Allons, du calme! du calme!... Je tremble, moi, mon ami... du calme! (Il s'en va; près de sortir, il se retourne.) Tu peux fumer en attendant Carnioli; vu la gravité de la circonstance, et contre tous mes principes, je te permets d'empoisonner mon domicile. Allons, fillette! (Il sort.)

MARTHE.

Une poignée de main, monsieur André... et bon courage!

ROSWEIN, à demi-voix

A minuit... vous me l'avez permis!

MARTHE, de même.

Que Dieu vous aide!

SERTORIUS, au dehors.

Eh bien, fillette! (Marthe sort.)

SCÈNE VII

ROSWEIN, seul.

Ah! je suis sauvé! Elle m'aime!... Plus de fièvre, plus de vertige, plus de combats, plus d'enfer... Dieu me reprend!... Que j'aime cette chambre, ces objets familiers... ces meubles que sa main touche à chaque instant. Oui... j'enfermerai ma vie dans ce sanctuaire! Quelle joie que le travail près d'elle! Quel repos profond s'est fait en moi tout à coup!... J'avais le cerveau plein de désordres et d'orages... le souffle d'un ange a passé sur mon front... j'éprouve une paix immense... bienheureuse! (Il s'assied à gauche.) Non, jamais je ne la tromperai! jamais je ne ferai couler une larme de ses yeux!... Spectres ardents, magiciennes fardées, je vous défie; l'ombre de ses ailes vous chassera! (Il se lève.) Ah! tout m'est égal maintenant... Eh bien, si je tombe ce soir à Saint-Charles, ce sera une contrariété, sans doute... très-vive, même... mais je retrouverai cette occasion perdue... J'ai cent opéras qui me chantent dans la tête... Ah!

* Roswein, Marthe, Sertorius.

ces émotions m'ont brisé... (Il s'assied à droite.) Je voudrais qu'on me laissât là, tranquille, toute la soirée...

CARNIOLI, au dehors.

Roswein! *Andrea mio!* (En récitatif.) *È venuto, il terribil' istante.*

ROSWEIN, se levant.

C'est Carnioli.

CARNIOLI.

Descends donc, animal!

ROSWEIN, il va à la fenêtre.

Mon bon chevalier, je ne conduis pas l'orchestre... Laissez-moi ici, je suis si heureux... si vous saviez.

CARNIOLI, au dehors.

Pourquoi es-tu heureux?

ROSWEIN.

Elle m'aime!...

CARNIOLI, au dehors.

Qui?

ROSWEIN.

Je l'épouse!

CARNIOLI.

Qui?

ROSWEIN.

Marthe!

CARNIOLI, au dehors.

Ah! *birbante! brutto! brutto!* (1)

ROSWEIN.

Eh bien! où est-il donc?

CARNIOLI, entrant.

Ah! *corpo di Bacco!*

SCÈNE VIII

ROSWEIN, CARNIOLI, entrant à la suite.*

ROSWEIN, allant à lui.

Mon bon chevalier!...

(1) Prononcer : *birbanté! broutto!*

* Roswein, Carnioli.

CARNIOLI, *s'irritant.*

Qu'est-ce que c'est ? Tu prétends épouser la blonde fille de ce vieux fou de génie, de *mein herr* Sertorius?

ROSWEIN.

Précisément, Excellence.

CARNIOLI.

Et tu t'imagines que je le souffrirai?

ROSWEIN.

Mais que vous importe?

CARNIOLI.

Ce qu'il m'importe, misérable! Mais précipite-toi par cette fenêtre, j'aime mieux cela.

ROSWEIN.

Comment! Est-ce que vous aimez cette jeune fille, par hasard?

CARNIOLI.

Je me soucie bien de ta jeune fille, nigaud! je me soucie de ton talent! qui est mon œuvre, qui est mon bonheur et ma gloire, et que tu n'étoufferas pas, moi vivant, sous cet ignoble éteignoir du mariage.

ROSWEIN.

Chevalier, pouvez-vous me faire la grâce de me dire pourquoi le mariage est un éteignoir?

CARNIOLI.

Pourquoi? parce que l'opium fait dormir... parce que l'eau éteint le feu... parce que cela est fatal... parce qu'un artiste marié est un artiste fini... c'est connu! Il est époux, il est père, il est citoyen... tout ce que tu voudras, mais le poëte est mort... C'est pourquoi, si tu aimes cette fille, prends-la pour ta maîtresse, si tu veux, mais pour ta femme, je te le défends.

ROSWEIN, *sérieusement.*

C'est votre morale?... ce n'est pas la mienne.

CARNIOLI.*

Qu'est-ce qu'il me chante là, avec sa morale!... Depuis quand la morale est-elle une muse? Ta morale, c'est l'art; ton dieu, c'est

* Carnioli, Roswein.

l'art, et l'art, c'est le diable! Ton élément, c'est le feu! tant pis si ça te gêne... mais tu péris si tu en sors!

ROSWEIN.

J'en sortirai, et périsse mon talent s'il le faut!... Je ne suis pas fait pour la vie d'artiste! je vous l'ai dit, elle m'abreuve de dégoûts! Vous seriez le premier à me tendre la main pour me retirer de ce tourbillon, si vous saviez ce que j'y souffre.

CARNIOLI.

Mais, *corpo di Bacco!* tu te plains de ce que la fiancée est trop belle, mon garçon! c'est l'excès même de ta sensibilité qui te monte au-dessus du vulgaire... Tu as la fièvre, dis-tu? tant mieux! Tu as les nerfs à fleur de peau... tu es écorché vif... tant mieux! Les ténèbres dans la tête et l'incendie dans le cœur!... L'entraînement et le remords... des transports et des désespoirs inconnus de la foule moutonnière... voilà votre talent... voilà votre pain de vie!... Quand tu souffres, dis-toi: Bravo! c'est de la gloire qui me pousse!... Tiens! si l'art est en décadence aujourd'hui, sais-tu pourquoi? c'est parce que vous n'êtes plus assez malheureux, faquins sublimes que vous êtes! parce que vous ne mourez plus de faim comme autrefois... dans le beau temps des arts... parce qu'on vous paye trop cher et qu'on vous nourrit trop bien!

ROSWEIN, s'asseyant avec colère.

Il faut nous crever les yeux et nous mettre en cage, ce sera plus simple!

CARNIOLI.

Là! là! voyons, mon André, voyons, mon cher cœur, j'ai été un peu vif, j'en conviens... car cette épouvantable idée de mariage m'a mis hors de moi... mais tu sais que je t'aime, mon enfant!

ROSWEIN.

Si vous m'aimez, chevalier, pour Dieu, laissez-moi être heureux à ma façon.

CARNIOLI, frappant du pied.

A ta façon, corbleu! à la façon d'un bonnet de nuit! (allant vers la fenêtre) à la façon de cet âne de bourgeois qui passe là en redingote bleu clair .. (Parlant au bourgeois.) Oui, monsieur, vous êtes un

âne, vous, votre femme et vos quatre enfants!... Il rit, cette bête-là! Tiens! regarde-le! voilà comme tu seras!

ROSWEIN, qui s'est levé en riant.

C'est ce que je demande... Il est heureux, ce monsieur!

CARNIOLI.

Heureux! mais, polichinelle, raisonne donc un peu avec moi! Tu veux être heureux, dis-tu! Et quelle créature au monde, dis-moi, peut être heureuse hors de sa voie, hors de sa destinée? Comment! tu prétends ployer dans une boîte à marmotte l'imagination d'un poëte, cloîtrer dans la prison d'un nain les passions d'un géant... et tu te flattes de goûter le bonheur d'un bourgeois, parce que tu en habiteras la carapace!

ROSWEIN.

Bah! des phrases!

CARNIOLI.

Des phrases! maraud impertinent! mais, voyons, cette vie d'artiste qui t'effarouche si fort, la connais-tu seulement? Attends donc, avant de la juger, qu'elle t'ait donné ce qu'elle promet à un génie comme le tien; et alors, quand tu auras de l'or comme un juif, des femmes comme un Turc, de la gloire comme un dieu, alors je te permettrai d'épouser les onze mille vierges, si le cœur t'en dit.

ROSWEIN.

Allons, chevalier... assez, de grâce!

CARNIOLI, brusquement, comme trouvant une idée; il s'approche d'André.

Ah! malheureux!... si tu savais en quels termes me parlait de toi, il n'y a pas vingt minutes, la plus jolie femme de l'Italie!

ROSWEIN.

Qui cela? votre princesse?

CARNIOLI.

Ce n'est pas ma princesse, singe irrespectueux! c'est la veuve la plus noble et la plus vertueuse comme la mieux tournée de ce globe! la princesse Leonora Falconieri, qui est alliée aux Colonna de Rome, aux Doria de Gênes, et à la maison d'Este pardessus le marché... entends-tu, rapin? Mais, au reste, tu l'as vue à ce bal où je t'ai conduit lundi dernier, chez l'ambassadeur d'Espagne...

ROSWEIN, riant avec indifférence.

Quoi?... cette dame avec qui vous avez valsé... une trentaine d'années... des cheveux noirs comme l'aile du corbeau... un teint d'orage... et des épaules qui ondoient comme un marbre vivant quand elle les replace dans sa robe?...

CARNIOLI.

Ah! parfait! Tu as remarqué cela, et tu veux te marier, mon jeune ami! Pardieu! tu les verras plus d'une fois entre ta femme et toi, ces épaules-là, je t'en réponds! Eh bien! sais-tu ce que cette charmante personne me disait de toi tout à l'heure?

ROSWEIN.

Non... je ne le sais pas et je ne veux pas le savoir... Qu'est-ce que cela me fait? cela m'est égal! Je ne suis pas de ce monde-là, je n'y veux pas entrer, je ne le veux pas! Voyons, chevalier, c'est assez plaisanter, parlons de choses sérieuses. Ce serait une vive contrariété pour moi de ne pas vous avoir à mon mariage... est-ce que vous partez décidément demain pour Madrid?

CARNIOLI.

Je te brûlerai la cervelle avant de partir! Non, ma parole, tu es fou! Si encore je te voyais épouser quelque torche italienne... ce serait de la vie au moins! Mais non! la fille de Sertorius... une fille rose... une espèce de Hollandaise qui cultivera des tulipes dans ton cœur, et qui te fera flegmatiquement des légions d'enfants comme on fait des bulles de savon.

ROSWEIN.

Je l'espère bien! quand vous reviendrez d'Espagne, chevalier, ils vous tireront les moustaches... cela vous réjouira... Bah! vous les aimerez.

CARNIOLI.

Je leur tordrai le cou! Allons! viens-tu?

ROSWEIN.

Allons.

CARNIOLI, s'arrêtant tout à coup près de la porte et se frappant le front.*

Mais, mon Dieu! mon Dieu! plus j'y pense! c'est atroce ce que tu veux faire là!... Si tu persistes, je te monte une cabale et

* Roswein, Carnioli.

je fais siffler ton opéra, quand cela devrait me coûter cent mille écus !

ROSWEIN.

A votre aise, Excellence.

CARNIOLI.

C'est dit.

ROSWEIN, riant.

C'est dit... Donnez-moi un cigare.

CARNIOLI, avec éclat.

Un cigare, misérable! (Simplement.) Tiens! en voilà des cigares, comme tu n'en as jamais fumé, va-nu-pieds!... (Roswein prend la bougie et ils allument tous deux leurs cigares pendant ces dernières répliques.) Voyons, *Andrea, mio caro,* jure-moi que tu n'épouseras pas ce... myosotis?

ROSWEIN, en allumant son cigare, gaiement.

Je vous jure... que je l'épouserai.

CARNIOLI.

Eh bien! je te jure, moi, que ton opéra est flambé! (Il souffle la bougie qu'il dépose sur un meuble près de la porte.) Viens-t'en voir ça!

ROSWEIN, riant.

Allons voir ça! (Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Premier Tableau.

Au théâtre San-Carlo. Dans un pan coupé, à droite, grande loge d'avant-scène. Le théâtre représente un salon de cette loge; il en est séparé par une riche portière. Fauteuils, canapés, lampes, etc. Quand on lève le rideau, l'orchestre joue le finale du deuxième acte au bruit des applaudissements et des bravos.

SCÈNE PREMIÈRE

GIULIA NARNI, LE PRINCE KALISCH, puis LEONORA.

(Giulia et Kalisch sortent les premiers de la loge.)

GIULIA.*

Dieu! que cela m'ennuie, cet opéra, et vous, prince Kalisch, est-ce que cela vous amuse?

KALISCH.

Oh! marquise, vous ne le pensez pas; ce qui vous ennuie ne saurait m'amuser!

GIULIA.

On n'y comprend rien.

KALISCH.

C'est exactement mon impression! je n'y comprends rien.

GIULIA.**

Leonora fait de l'enthousiasme, parce que l'enthousiasme donne plus d'éclat à son regard.

KALISCH.

C'est cela même, plus d'éclat à son regard.

LEONORA, entrant.***

C'est un rêve du ciel que cette musique!

GIULIA, se laissant tomber sur un divan en bâillant.

Ohimè!

* Giulia, Kalisch.
** Kalisch, Giulia.
*** Leonora, Kalisch, Giulia.

LEONORA.

Vous êtes vraiment étranges tous deux, de ne pas comprendre cela! (Giulia hausse les épaules en regardant le Prince.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LE MARQUIS DE SORA, LADY WILSON.

LADY WILSON. (Accent anglais assez marqué, mais avec distinction.)

Bonjour, chère princesse.

LEONORA.

Bonjour, chère lady, bonjour, marquis.

DE SORA, saluant.

Eh bien, princesse?...

LEONORA.

Eh bien! voilà un succès, j'espère!

LADY WILSON.

Oh! on est transporté dans les nuages, n'est-ce pas, chère princesse?

DE SORA.

C'est un début à la Rossini, simplement... Vous savez, princesse, que le poëme est, comme la musique, l'œuvre du jeune maestro?

LEONORA.

On le dit... C'est prodigieux!... Asseyez-vous donc, marquis.

GIULIA.*

Mon Dieu! c'est très-beau, si on veut, cette musique, mais c'est trop savant pour moi.

KALISCH, appuyé sur le fauteuil de Giulia.

Et pour moi également... Pouh!

LEONORA.

Oh! vous, prince Kalisch, je vous soupçonne d'apprécier principalement, en fait de musique, le son martial du tambour... Ah, mon Dieu! vous voilà rouge comme une fraise des Alpes, chère marquise... vous n'êtes pas indisposée?

* De Sora, lady Wilson, Leonora, Giulia, Kalisch.

GIULIA, sèchement.

Non... Vous connaissez sans doute particulièrement l'auteur de ce charivari flamand, ma toute belle, pour le soutenir avec tant de chaleur?

LEONORA.

Je le connais si peu particulièrement, ma toute belle, que j'ai entendu ce soir son nom pour la première fois, et c'est de votre bouche.

DE SORA.

Comment! est-il possible que le chevalier Carnioli ne vous ait jamais parlé de ce Roswein? c'est lui qui l'a créé, qui l'a inventé!

LEONORA.

Je n'y conçois rien, jamais il ne m'en a dit un mot.

GIULIA, avec aigreur.

Ah! c'est étrange... vous le voyez pourtant assez souvent le chevalier, chère belle... Il faut croire qu'il avait à vous entretenir de quelque objet plus intéressant.

LEONORA.

Il faut le croire, ma mignonne... Ah çà, dites-moi, prince Kalisch, est-il vrai que vous ayez eu dans le Caucase les deux oreilles emportées par un seul et même boulet de canon?... C'est un coup de feu bien bizarre, mais qui m'expliquerait jusqu'à un certain point votre goût musical. (De Sora et lady Wilson rient.)

GIULIA, bas.

Ne répondez pas.

KALISCH, solennel.

Princesse, cette histoire n'a aucun fondement... je...

GIULIA, bas.

Mais ne répondez donc pas!

LEONORA.

Ah! ce n'est pas vrai, alors?

KALISCH.

Mais non, princesse, je vous le jure sur mon honneur.

LEONORA.

Ah! si vous me le jurez... (Giulia se lève, avec un mouvement de dépit marqué.) Comment, Giulia, est-ce que vous nous quittez?...

GIULIA.

Oui, cette musique batave m'est insupportable... un acte de plus me tuerait. Prince Kalisch, pouvez-vous m'offrir votre bras jusqu'à ma voiture?...

LEONORA.

Certainement, et même jusqu'en Sibérie... n'est-ce pas, prince charmant?... Adieu, chère enfant bien-aimée!

GIULIA.

Adieu, ma belle chérie adorée. (Elle sort en se drapant, suivie du prince Kalisch.)

SCÈNE III

LEONORA, LADY WILSON, DE SORA.* (Tous rient.)

LEONORA, se levant.

C'est vraiment un trésor d'innocence que ce prince Kalisch!

LADY WILSON.

Oui, mais il est assez bien à cheval.

LEONORA.

A cheval, c'est possible, mais à pied il manque d'esprit.

DE SORA.

Vous l'avez ce soir fortement endommagé, madame.

LEONORA.

Oh! mon Dieu! c'est par intérêt pour ma petite Narni. Je voudrais lui ôter ce ridicule, et elle ne m'en sait aucun gré.

LADY WILSON, riant.

C'est étonnant.

LEONORA.

Ah! Carnioli, arrivez donc, mon cher.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CARNIOLI.

CARNIOLI, à la porte, avec exaltation.

Eh bien! mon cygne dalmate, qu'en pense-t-on par ici?

* Lady Wilson, de Sora, Leonora.

TOUS, applaudissant. *

Bravo! bravissimo!

DE SORA.

Il y a fanatisme, mon cher! c'est un vrai triomphe! Ah çà! vous êtes heureux, j'espère?

CARNIOLI.

Heureux, mon ami?... je suis exaspéré: mon cygne est une poule mouillée, un oison! J'ai failli l'étrangler de mes mains tout à l'heure!

LEONORA.

Bah! à quel propos?

CARNIOLI. **

Ah! je vous conterai cela... Un poëte... un niais! mais quel génie, hein?... Est-ce du génie, cela, princesse?

LEONORA.

Mais cela y ressemble beaucoup... Et dites-moi, chevalier, où avez-vous déniché ce prodige?... qu'est-ce qu'il y a de vrai dans tout ce qu'on raconte?

CARNIOLI.

Je ne sais ce qu'on raconte, mais voici la vérité... Je revenais de Turquie il y a une dizaine d'années, et j'avais eu la fantaisie de revenir par terre en côtoyant l'Adriatique... Un soir d'été, dans un petit village de Dalmatie, entre les montagnes et la mer, pendant qu'on changeait les chevaux, j'entendis tout à coup s'élever dans l'air une harmonie étrange, sauvage... mais admirable... les sons d'un violon tourmenté par une main ignorante, mais puissamment inspirée: c'était à croire que l'âme de Paganini revenait dans cette bourgade... Je me précipite hors de ma voiture, et j'aperçois, debout sur un banc, à la porte d'une méchante grange, un petit bonhomme en haillons, attelé à un violon de quatre sous, dont il s'escrimait avec l'ardeur d'un écureuil qui fait tourner sa cage!

LADY WILSON.

Pauvre innocent!

CARNIOLI.

Je l'enlève, ce petit... je le serre dans mes bras à l'étouffer...

* De Sora, Carnioli, lady Wilson, Leonora.

** De Sora, lady Wilson, Carnioli, Leonora.

— Mais tu as du génie, galopin! lui dis-je; viens avec moi, et dans dix ans tu seras un grand homme, je t'en donne ma parole d'honneur!

LEONORA.

Et il vous suivit comme cela?

CARNIOLI, se levant.

Non pas, s'il vous plaît! J'avais beau le prier, le supplier, il secouait la tête en répétant à demi-voix: Non! non! Sylvia! Sylvia! A ce nom de Sylvia, je supposai naturellement quelque amourette arcadienne éclose avant le temps dans ce cœur de berger et de poëte...— Ah çà, voyons, lui dis-je, qu'est-ce que c'est que ta Sylvia! je l'adopte, je l'emmène... j'emmène tout ce que tu voudras! Le fait est que j'aurais tout emmené, sa famille... son père... sa mère... tout... Mais ces bons vieillards étaient morts l'un et l'autre, ce qui était fort heureux... pour moi. (On rit.)

LEONORA.

Il est bête, ce Carnioli!

CARNIOLI.

Cependant le petit bonhomme avait disparu en faisant la roue... de plaisir, et la minute d'après, il revenait portant dans ses bras, serrant sur son cœur, une petite chèvre blanche et noire: c'était mademoiselle Sylvia.

LADY WILSON.

Oh! très-gracieux! Je m'intéresse à cette bête... Croyez-vous que le maestro voulût la vendre?

CARNIOLI.

Oh! Sylvia, milady, serait aujourd'hui fort âgée, mais elle mourut de nostalgie pendant la route, et, chose que vous aurez peine à croire, j'arrosai sa tombe de mes larmes.

LADY WILSON.

Vous pleurez quelquefois, chevalier?

CARNIOLI.

Certainement, milady.

LADY WILSON.

Oh! je vous croyais sec.

CARNIOLI.

Sec!... c'est une erreur déplorable, comme vous allez le voir. Imaginez-vous que pour consoler l'enfant, j'eus l'attention de faire

inhumer sa favorite dans un joli parc que j'ai aux environs de Mantoue. Je menai le deuil moi-même avec toute la componction désirable. L'opération terminée, j'eus grand'peine à tenir mon sérieux, quand je vis mon petit drôle se placer solennellement, son violon à la main, sur le tertre tumulaire... Mais là il exécuta une élégie en *la* mineur d'un caractère si déchirant, que ma foi mon envie de rire se fondit en eau... et je me mis à pleurer comme une vigne... Telle fut la destinée de Sylvia, milady, et quant au petit berger dalmate, il est devenu...

LEONORA.

Un vrai grand homme! vous lui avez tenu parole!

CARNIOLI.

Je m'en flatte.

DE SORA.

Et comment vous y êtes-vous pris?

CARNIOLI.

Pardieu! je lui ai donné de bons maîtres et un bon tailleur, simplement!

LEONORA.

Et comment est-il fait de sa personne, ce ci-devant sauvage?

CARNIOLI.

Il est fait d'un habit noir et d'une paire de gants paille, princesse, comme vous et moi! (On entend frapper les trois coups.)* Ah! on va commencer le troisième acte... Milady, marquis... en rentrant dans vos loges, fermez la porte tout doucement, et ne remuez pas vos tabourets, je vous en conjure... vous allez entendre le chœur des jeunes Grenadines... (Il entonne plaintivement.) La, la, la... les adieux à l'Alhambra. Vous comprenez?... Puis ensuite le ballet triomphal des jeunes Espagnoles : (gaiement) traderi! traderi! Mais ce que je vous recommande surtout, c'est le chant de Boabdil, à la fin tout à fait... Là! c'est le sublime dans toute sa pureté, le ciel s'ouvre positivement...** A propos, vous n'avez pas de commissions pour Madrid, milady, je pars demain dès l'aurore... Je vous recommande surtout le chant de Boabdil, milady. (Lady Wilson et le Marquis sortent.)

* De Sora, Carnioli, lady Wilson, Leonora.

** De Sora, lady Wilson, Carnioli, Leonora.

SCÈNE V

LEONORA, CARNIOLI.*

(Carnioli observe un instant la Princesse.)

LEONORA, lorgnant dans la salle.

Pourquoi, Carnioli, ne m'avez-vous jamais soufflé mot de ce jeune homme?

CARNIOLI.

Je voulais vous en faire la surprise complète, chère princesse.

LEONORA.

Vous êtes singulier... Il a bien du talent et vous dites qu'en outre, il est bien de sa personne?

CARNIOLI.

Je crois bien! Apollon en frac! Il a tout pour lui, le lâche ingrat!

LEONORA.

Comment! est-ce qu'il est ingrat?

CARNIOLI.

Parbleu! Ah! tenez, chère princesse, je n'y tiens plus... il faut que je vous conte mes chagrins.

LEONORA.

Mais on commence!

CARNIOLI, faisant retomber la portière de la loge.

Ah! n'importe, nous perdrons le ballet, mais je vous conterai mes chagrins... Vous me comprendrez, vous... car vous avez aussi l'âme artiste... J'ai vu briller une larme dans vos yeux pendant la cavatine d'Isabelle, vous ne pouvez pas le nier...

LEONORA.

C'est possible!... Je suis si triste, si mortellement ennuyée depuis quelque temps... je ne sais plus que faire de la vie.

CARNIOLI.

Ah! c'est fâcheux.

LEONORA.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a?... quels chagrins vous donne-t-il, votre phénix?

* Carnioli, Leonora.

CARNIOLI.

Ma chère princesse, vous allez frémir : cet admirable génie veut se suicider!

LEONORA.

Se suicider, bon Dieu!

CARNIOLI.

Se marier, c'est la même chose! cela est clair comme le jour. Une fois plongé dans la léthargie du bonheur domestique, il s'atrophie! il s'étiole! il est perdu pour vous, il est perdu pour moi, il est perdu pour l'univers civilisé : sans lutte, sans fièvre, sans souffrance, il n'y a pas de génie possible, vous comprenez cela?

LEONORA.

Mais je me suis laissé dire, mon ami, qu'on pouvait souffrir dans le sein du bonheur domestique comme ailleurs.

CARNIOLI.

Très-bien! mais le traître épouse une sainte, ma pauvre princesse! Il n'y en a qu'une sur la terre pour le quart d'heure, et il faut que cet animal-là l'épouse. C'est à se briser la tête contre les murailles, vous m'avouerez!

LEONORA.

Et quelle est donc cette rare personne!

CARNIOLI.

Marthe Sertorius, la fille de ce vieux musicien allemand qui est votre voisin de campagne... Tenez, (entr'ouvrant la portière) vous pouvez la voir là-bas dans la loge en face, une fille blonde, diaphane... On la regarde beaucoup, dans la salle.

LEONORA, lorgnant, sans se lever.

On a bien de la bonté, car elle est drôlement fagotée, pauvre fille!

CARNIOLI.

Possible, mais le physique est bien.

LEONORA.

On ne peut guère être plus commun, c'est une paysanne... Et il l'aime beaucoup? (Elle se lève.)

CARNIOLI, à part.*

Elle est jalouse. (Haut.) S'il l'aime ! chère princesse, mais avec

* Leonora, Carnioli.

un entêtement dont vous n'avez pas l'idée!... Je ne puis vous dire tout ce que j'ai employé d'arguments, de promesses, de menaces, et le tout en vain. Je vous assure que je suis désespéré. Voyons, chère princesse, conseillez-moi : que faire pour sauver un aussi beau génie d'une ruine certaine! (Comme pris d'une idée subite.) Voyons, si vous lui disiez, vous, qu'il va commettre un acte insensé, une faute, un crime, qu'il se perd enfin?

LEONORA, étonnée.

Que je le lui dise, moi?

CARNIOLI.

Eh! mon Dieu, sans doute!... Vous réussirez peut-être à le convaincre... Vous savez, souvent la parole d'un étranger a plus d'autorité... et puis une femme, dans votre situation, cela impose.

LEONORA, riant.

D'abord, je refuse absolument d'entrer dans cette affaire. Ensuite, vous êtes fou à lier... Comment! vous venez de me conter que ce garçon est éperdument amoureux de cette fille, et vous voulez qu'il l'abandonne sur deux mots que je lui dirai!

CARNIOLI.

Ah! vous ne connaissez pas les artistes, princesse! Une race puissante et débile tout à la fois, des imaginations ardentes et mobiles comme la flamme, qui sont attirées irrésistiblement par tout ce qui brille, par tout ce qui caresse l'orgueil : le luxe, le velours, la soie, les fleurs, les mains blanches et l'hermine parfumée des duchesses, voilà ce qui les fascine, ce qui les damne, ces pauvres enfants! Que le mien ait une fois pénétré dans ces splendeurs, il est perdu pour son Allemande, il est reconquis pour l'art et pour nous! J'en suis tellement convaincu que l'idée m'est venue tantôt, en désespoir de cause, d'offrir à mon jeune Dalmate le prestige de quelques grandes relations dans le monde, d'un accueil sympathique dans les plus illustres maisons de Naples; (simplement) j'ai même été sur le point de lui dire que j'étais autorisé à le présenter chez Votre Altesse...

LEONORA, tranquillement.

Vous le lui avez dit?

CARNIOLI, feignant un peu de trouble.

C'est-à-dire, princesse, permettez!

LEONORA.

Mon Dieu! vous le lui avez dit. Au reste, je n'y vois aucun mal, pourquoi ne le recevrais-je pas, ce monsieur, s'il est comme il faut?

CARNIOLI.

N'est-ce pas?... c'est ce que je me suis dit, et j'étais bien certain... Seulement, il ne veut pas!

LEONORA.

Comment! il ne veut pas?

CARNIOLI.

Il ne veut pas se laisser présenter.

LEONORA.

Chez moi?

CARNIOLI.

Chez vous... nulle part!

LEONORA.

Et pourquoi cela?

CARNIOLI.

Eh! parce qu'il n'y a que Marthe Sertorius au monde, vous savez, et qu'où elle n'est pas, il n'y a personne.

LEONORA.

On ne peut pas le prendre au collet! Ah çà, mais, voyons, m'avez-vous nommée, moi, en particulier, dans tout cela?

CARNIOLI.

Vous... princesse?... en particulier?... Mais oui, je crois vous avoir nommée positivement.

LEONORA.

Enfin! qu'est-ce que vous avez dit?

CARNIOLI.

Oh! des babioles! ce qui se dit, vous savez? que vous m'aviez parlé de lui avec une nuance d'intérêt, que vous désiriez l'entendre sur le piano... rien de plus.

LEONORA.

Mais c'est très-suffisant, je vous suis très-obligée, en vérité. (Riant.) Et il a répondu comme autrefois dans son village : *Sylvia!*

CARNIOLI.

Sylvia pour toujours! précisément. C'est de la démence; que voulez-vous, la tête n'y est plus!

LEONORA, sèchement.*

Bref, Carnioli... dans votre fureur artistique, vous m'avez exposée en effigie aux dédains de ce jeune homme! Merci, mon ami.

CARNIOLI.

Aux dédains, princesse! Ah! véritablement vous prenez les choses d'une façon... Oh! ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas? D'abord, ce n'est pas un jeune homme, c'est une muse! .. (Il écoute.) Mais chut! de grâce... Boabdil va chanter son grand air... Ah! il faut que vous entendiez cela... c'est le diamant de l'ouvrage! (Il lève la portière. Musique.) Vous comprenez bien la situation... Boabdil s'arrête un moment dans sa fuite... sur la montagne, et pleure son royaume perdu... il y a d'abord une phrase de récitatif délicieuse... Tenez! (Chant.)

Nuit radieuse, azur semé d'étoiles,
Obscurcis-toi!
Dérobe, ô nuit, sous tes plus sombres voiles,
Les pleurs d'un roi.

CARNIOLI.

Charmant! charmant! Tenez, princesse, si vous voulez admirer une expression de visage véritablement surhumaine, regardez en ce moment la fiancée du poëte... c'est un archange en extase.

LEONORA, lorgnant.

Elle doit être poitrinaire, cette fille-là.

CARNIOLI.

Chut! voici l'andante maintenant; écoutez cela.

(On chante l'air de *Boabdil*.)

Doux paradis, ô magique demeure,
Sol paternel de mon sang arrosé;
Ton roi n'est plus... c'est un enfant qui pleure,
Un malheureux dont le cœur est brisé!

(Après l'air, grands applaudissements, enthousiasme, rappels gradués jusqu'à la fin de la scène.)

* Carnioli, Leonora.

CARNIOLI.

Est-ce adorable? est-ce sublime? Bravo! bravo! Roswein! Roswein!

LEONORA.

Eh bien, est-ce qu'il ne va pas paraître à la fin?

CARNIOLI.

Le voilà! bravo! bravo, mon fils! (Leonora se lève brusquement et regarde avec une attention profonde. Les cris redoublent.) Ah! ils vont le rappeler dix fois comme cela! Avez-vous vu, princesse, quels regards il échangeait avec la Sertoria... Ma foi! il faut avouer qu'ils sont gentils tous deux! c'eût été un meurtre que de les séparer, n'est-ce pas? (Nouveau rappel.) Bien! brave public, va! une pluie de fleurs, c'est cela! Est-ce que vous ne lui jetez pas votre bouquet comme tout le monde?

LEONORA.

Si ça peut vous être agréable! (Elle se penche dans la loge et lance son bouquet.) Oh! mon Dieu! mon Dieu, Carnioli! (Elle reparaît en riant aux éclats.) *

CARNIOLI.

Qu'est-ce qui arrive donc?

LEONORA.

Mon mouchoir qui est parti avec le bouquet!

CARNIOLI.

Ah! quelle inadvertance!

LEONORA.

J'avais enveloppé mon bouquet dans mon mouchoir... et tout ça est parti ensemble... vous comprenez?...

CARNIOLI.

Oui... oui... je comprends très-bien.

LEONORA, se drapant.

Sauvons-nous, car je suis vraiment confuse... Quelle aventure, mon Dieu! un mouchoir magnifique, s'il vous plaît... (Prenant le bras de Carnioli pour sortir; après une pause.) Est-ce qu'il rapporte, votre poëte?

CARNIOLI.

Nous verrons bien.

* Leonora, Carnioli.

Deuxième Tableau.

Chez la princesse Leonora Falconieri. Grand salon meublé avec magnificence. Lampes de forme antique jetant une douce clarté. Dans le fond, une galerie à colonnade ouverte sur un parc italien dont on aperçoit, à la clarté de la lune, les arbres et les statues. L'ensemble du décor donne l'idée d'une demeure d'un très-grand style. Un orgue à buffet très-orné, au fond, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LEONORA, CARNIOLI, revenant du théâtre, entrant par la droite.

CARNIOLI.

Eh bien, vous voilà chez vous; que souhaitez-vous que je fasse maintenant?

LEONORA.

Ce que vous voudrez.

CARNIOLI.

Souhaitez-vous que je m'en aille?

LEONORA.

Non.

CARNIOLI.

Vous voulez que je reste, en ce cas?

LEONORA.

Non, pas davantage.

CARNIOLI.

Voulez-vous que je vous joue le chant de Boabdil?

LEONORA, s'asseyant à gauche.

Non.

CARNIOLI.

Voulez-vous que je vous dise ce que vous voulez?

LEONORA.

Dites.

CARNIOLI.

Vous voulez voir le signor Andrea Roswein.

LEONORA, froidement.

Vous êtes un insolent, Carnioli, mais cela m'est bien égal. Je

me soucie de vous, mon ami, et du monde entier, comme d'une pièce de cinq francs.

CARNIOLI.

Il va venir, allez, un peu de patience.

LEONORA, tranquille.

S'il avait cette incroyable effronterie, osez-vous me dire en face que je le recevrais?

CARNIOLI.

Permettez, princesse, vous le recevriez mal... vous le passeriez au laminoir de vos mépris... mais vous vous en donneriez l'émotion : on n'a pas tous les jours un poëte à se mettre sous la dent.

LEONORA.

Dites tout de suite que je lui ai jeté mon mouchoir volontairement!

CARNIOLI.

Je ne dis pas cela.

LEONORA, se dressant tout à coup. *

Vous le pensez! Est-ce que je ne vois pas clairement que vous le pensez? Je lis dans votre cœur, allez, Carnioli!... Ah! vous croyez que j'ai été dupe des manœuvres odieuses dont vous m'avez circonvenue toute la soirée! Vous croyez avoir atteint votre but; vous en êtes bien loin, mon ami. Ah! certes, j'en suis fâchée pour ce jeune homme, qui est bien innocent de tout ceci; mais s'il vient, malheur à lui! Je le ferai souffleter... là, sous vos yeux, par un valet.

SCÈNE II

LES MÊMES, MARIETTA, venant de droite, premier plan. **

MARIETTA.

Un jeune homme est là, qui insiste pour qu'on remette cette carte à madame la princesse.

LEONORA, qui a pris la carte.

Sortez, Marietta; je vous rappellerai. (Marietta sort par le fond, à droite, dernier plan.)

* Carnioli, Leonora.
** Carnioli, Leonora, Marietta.

SCÈNE III

LEONORA, CARNIOLI.*

LEONORA, *tranquillement.*

C'est lui !·que me conseillez-vous?

CARNIOLI, *grave.*

Princesse, il est dangereux de plaisanter avec vous! Vous venez de m'en faire apercevoir cruellement, ma réponse sera donc fort sérieuse. Je m'étonne que vous me demandiez conseil. Recevoir chez vous ce jeune homme, après ce qui s'est passé il n'y a qu'un instant au théâtre de Saint-Charles, c'est vous perdre.

LEONORA.

Comment! ne vouliez-vous pas vous-même me le présenter? N'était-ce pas votre désir le plus ardent de le voir accueilli chez moi?

CARNIOLI.

Accueilli chez vous en qualité d'artiste, en plein jour, à la face de tous, oui! Mais à cette heure de nuit, et après l'accident du mouchoir, ce n'est pas un artiste qui est à votre porte, prenez-y garde : c'est un amoureux... et si vous lui laissez franchir le seuil, c'est quelque chose de plus.

LEONORA.

Croyez-vous?

CARNIOLI.

Oui, madame, et j'ajoute que ce serait trop présumer de ma belle humeur que de me croire disposé à égayer de ma présence une telle situation.

LEONORA.

A quelle heure partez-vous pour l'Espagne, mon ami?

CARNIOLI, *après un regard fixe.*

A l'instant même, princesse**. (*Il la salue et s'éloigne. A part.*) L'enfant est sauvé!

* Carnioli, Leonora.
** Leonora, Carnioli.

SCÈNE IV

LEONORA, puis MARIETTA.

LEONORA.

Marietta!

MARIETTA.

Madame?

LEONORA.

Fais venir des chevaux de poste : dans vingt minutes, que ma calèche soit attelée devant la porte.

MARIETTA.

Madame va voyager?

LEONORA.

Peut-être... Fais entrer ce monsieur, et viens me rejoindre. (Elle sort à gauche.)

MARIETTA, à Roswein.

Entrez, monsieur; Son Altesse va vous recevoir. (Marietta introduit Roswein par le fond à droite et sort à gauche.)

SCÈNE V

ROSWEIN, seul.

C'est bien, mademoiselle, je vais attendre... Attendre! ah! ne devrais-je pas plutôt, puisqu'on m'en laisse le temps... Non! j'ai bien fait de venir ici. Ce monde étrange, inconnu, il m'aura suffi de le voir une seule fois, un seul instant, pour éteindre à jamais cette curiosité fatale... Ce fantôme romanesque s'évanouira dès que je l'aurai regardé en face... Il ne me tourmentera plus, et je reporterai pour toujours un cœur tranquille, une pensée sans trouble, à l'ange qui m'attend... à toi, chère Marthe, chère vérité! car ceci est le rêve... le mensonge... Oui, c'est bien cela... c'est bien une demeure comme celle-ci qu'une telle femme devait habiter... Que de fois cependant j'ai souhaité de pénétrer dans le sanctuaire d'une de ces oisivetés superbes!... A quoi

rêvent-elles dans le fond de leurs palais?... quelles pensées s'agitent sous ces fronts pâles et hautains?... La conception d'une toilette, d'une coiffure, voilà tout ce que cachent ces poétiques apparences!... Et cependant, celle-ci, quel singulier regard! Au moment où son bouquet quittait sa main, son œil s'est ouvert soudain, comme un nuage qui lance la foudre... elle m'a couvert de flammes!... (Violemment.) Ah! ce misérable chiffon de dentelle me brûle la poitrine! (Il arrache le mouchoir de son sein; le regardant avec une sorte d'effroi.) Ce sont les parfums mortels de l'Orient; elle l'a trempé dans le poison comme un poignard indien... Ah! va-t'en! (Il jette le mouchoir sur un canapé, à droite.) Ah! j'ai eu tort de venir ici... Non, je ne veux pas!... Oh! lâche cœur! je te briserais plutôt de ma main!... sang maudit, je te répandrais plutôt hors de mes veines!. . Fuyons! sortons d'ici!... (La Princesse paraît à gauche. Il s'appuie d'une main tremblante sur le canapé.)

SCÈNE VI

LEONORA, ROSWEIN.

LEONORA, indifférente et glaciale, tenant la carte à la main.*

Monsieur... (Il s'incline.) Monsieur André Roswein? (Roswein est ému et tremblant. Leonora laisse tomber ses mots comme attendant que Roswein explique sa visite.) Oui... vous m'avez fait remettre votre carte... Vous êtes l'auteur de l'opéra qu'on a joué ce soir... Le chevalier Carnioli vous connaît... Vous êtes né en Dalmatie... quelque part par là... Mon Dieu! pardon, monsieur... mais en quoi puis-je avoir l'avantage de vous être agréable?

ROSWEIN, très-troublé.

Madame, je ne pensais pas...

LEONORA.

Vous ne pensiez pas... quoi?... Eh, mon Dieu! est-ce que vous vous trouvez mal, monsieur? vous êtes d'une pâleur effrayante.

* Leonora, Roswein.

ROSWEIN, balbutiant.

Madame... je me retire... j'étais venu simplement... pour vous remettre ce mouchoir, qui, m'a-t-on dit, vous appartient.

LEONORA, méprisante.

Mais vous vous trouvez mal, cela est certain... je vais sonner!

ROSWEIN.

Non, de grâce! je me retire...

LEONORA.

Mais voùs allez tomber... Asseyez-vous, asseyez-vous donc... (Impérieusement.) Voyons, asseyez-vous.

ROSWEIN, s'asseyant.

Veuillez m'excuser, madame, c'est la fatigue, une fatigue excessive.

LEONORA.

Oui, mais permettez-moi un conseil, monsieur Roswein : une autre fois, avant d'évoquer des apparitions, assurez-vous que vous aurez le courage d'en soutenir la vue... Allons, remettez-vous, remettez-vous! (Souriant.) Ainsi, monsieur, vous avez pu disposer ce soir d'un instant de loisir, et vous m'avez fait la grâce de m'en favoriser... (Elle s'assied à gauche.) La fantaisie vous est venue d'entrer chez moi à minuit... bravement... comme cela... sans observer des formalités superflues entre vieux amis comme nous deux... n'est-ce pas? Enfin, je suis bonne femme, heureusement! n'en parlons plus. Travaillez bien, monsieur Roswein; donnez-nous dans un an un bel opéra comme *la Prise de Grenade*... et j'irai vous applaudir de grand cœur, (riant) en ayant soin seulement de mieux tenir mon mouchoir pour ne pas vous déranger de vos occupations. (Roswein se lève.) Comment s'appelle votre fiancée?

ROSWEIN, dignement.

Elle s'appelle Vérité, madame.

LEONORA, tranquille.

Ah!... ce n'est pas un nom de femme... Vous l'aimez beaucoup?

ROSWEIN.

Plus que jamais, madame.

LEONORA.

A la bonne heure! vous voilà tout à fait remis... Je n'ai eu qu'à vous parler d'elle... Avouez que je m'entends à soigner les malades...

ROSWEIN.

Je vous remercie humblement, madame.

LEONORA.*

Eh bien, remerciez-moi tout à fait en me jouant quelque chose sur cet orgue... cela achèvera de vous remettre.

ROSWEIN, hésitant.

Madame...

LEONORA.

Allons... Vous me devez bien cela.

ROSWEIN.

Très-volontiers, madame.

(Il s'assied devant l'orgue, et joue largement une mélodie dont l'expression, au début, est énergique et résolue : Leonora, qui a gagné à pas lents la galerie du fond, regarde un instant le jeune homme qui semble la braver; puis se détournant, elle demeure immobile appuyée contre une colonne, le regard perdu dans l'ombre des jardins : un rayon de clarté tombe sur elle, et dessine sa forme blanche sur le fond bleuâtre du parc. Roswein, qui la voit, s'abandonne peu à peu à un sentiment d'extase et de langueur qu'il traduit sur l'orgue : la mélodie prend le caractère d'une douce sérénade et s'éteint.—Le jeune homme se lève, demeure un instant l'œil fixé sur Leonora toujours immobile, puis s'avance vers elle. — S'inclinant :)

Voilà, madame, voilà tout... adieu!

LEONORA, comme sortant d'un rêve.

Adieu. (Roswein fait deux ou trois pas à gauche dans la galerie, puis revenant brusquement.)

ROSWEIN.

Vous me pardonnez, madame?

LEONORA, descendant un peu la scène.

Non.

ROSWEIN.

Pourquoi?... parce que j'ai commis ce soir un acte de folie. Eh! madame, je suis un fou, sans doute, cela est certain! c'est mon métier! mais cette folie, n'est-ce pas elle qui, ce soir aussi, vous donnait une de vos fêtes préférées, qui vous versait vos plaisirs, qui vous a fait sourire, qui vous a fait pleurer peut-

* Roswein, Leonora.

être!... Ah! daignez comprendre à quel prix nous achetons cette douce puissance. Hélas! nous sommes tous comme le sculpteur grec, douloureusement épris de l'œuvre de nos mains!... Ce monde enchanté de la fiction qui vous exalte un moment au milieu des nimbes du théâtre; nous, madame, il nous possède toujours. Nous avons là, sans cesse devant nous cette chimère ardente qui nous obsède, qui nous attire, qui nous appelle! C'est ce monde même, ce monde surhumain dont j'ai vu, dont j'ai cru voir tout à coup le prestige dans vos yeux, dont je suis venu chercher près de vous, madame, dans la splendeur de ce palais, fût-ce au prix du remords et de la honte, l'éblouissante réalité!

LEONORA, assise à droite.

Et l'avez-vous trouvée, monsieur?

ROSWEIN.

Eh bien oui, oui!... Quand vous étiez là tout à l'heure, laissant peut-être vous-même surprendre votre pensée aux songes des nuits d'été, j'ai vécu un instant d'une vie surnaturelle!... j'ai vu... oui... j'ai vu de mes yeux le balcon de Juliette baigné dans son aurore immortelle!... j'ai senti frissonner à mes côtés la robe blanche de Desdémone!... j'ai désaltéré ma lèvre vivante à la coupe divine de l'idéal!... Ah! cette main, qui me l'a présentée... qui me l'a remplie... toute froide, toute cruelle qu'elle est, je la remercie, je la bénis! (Il saisit la main de Leonora et la laisse retomber aussitôt, comme effrayé de lui-même.)

LEONORA.

Un seul mot, monsieur, Roswein : m'aimez-vous?

ROSWEIN.

Madame...

LEONORA.

Répondez-moi donc, monsieur! il me semble qu'une telle question, quand je la fais, mérite une réponse.

ROSWEIN.

Ah! madame... il y a si peu de temps que j'ai dit à une autre...

LEONORA, se levant brusquement et l'interrompant.

Ah! monsieur Roswein, j'ai grande envie de vous mortifier un peu! Vous êtes un poëte, l'amour est votre science officielle en quelque sorte, je suis bien tentée de vous prouver qu'une

pauvre femme, simplement parce qu'elle est femme et parce qu'elle a une âme, peut s'y connaître mieux que vous. Ainsi vous aimez... Qui? je l'ignore... et vous aussi, je crois... mais enfin, vous aimez... et vous tremblez... et vous avez peur... peur de la souffrance... de la honte... du remords... que sais-je?... peur de tout! Eh bien, moi, monsieur, si j'avais aimé jamais, si une passion véritable était jamais entrée, non dans ma tête, comme un vain rêve de poëte, mais dans mon cœur... et dans le sang de mes veines... je vous atteste que je n'aurais eu peur de rien!... j'aurais été coupable peut-être, mais certainement je n'aurais pas été lâche!

ROSWEIN.

Madame!

LEONORA.

Oui! j'aurais bravement regardé le spectre les yeux dans les yeux, et je me serais abandonnée sans faiblesse, sans hypocrites réserves à sa mortelle étreinte! (Elle s'avance vers lui et poursuit d'une voix sombre et ardente.) J'aurais fait plus, monsieur Roswein! il m'eût fallu un nom respecté, une illustre destinée à briser, à sacrifier en même temps que ma vie et mon âme, sous les pieds de celui que j'aurais aimé... j'aurais voulu jeter mon gant publiquement, en plein théâtre, à l'estime du monde, pour ne laisser rien d'entier, rien de possible dans ma vie que mon amour!

ROSWEIN.

Madame... vous jouez avec ma raison! (Il tombe assis à gauche.)

LEONORA, baissant la voix avec une expression de tendresse douloureuse.

Et si j'avais été dédaignée, André, ce qui n'eût pas manqué, n'est-ce pas?... eh bien, j'aurais trouvé un étrange plaisir dans l'excès même de mon humiliation... Je serais allée seule, seule à jamais, dans quelque coin ignoré du monde, heureuse et souriante comme vous me voyez... m'ensevelir dans mes flammes et mourir de ma blessure! Adieu!* et maintenant faites des sonnets sur l'amour... vous saurez au moins de quoi vous parlez! Adieu! (Elle lui baise le front tout à coup et sort. Le jeune homme reste éperdu.)

* Leonora, Roswein.

Troisième Tableau.

Chez Sertorius. Même décor qu'au premier acte. La clarté de la lune jette un reflet blanchâtre sur le balcon et sur l'angle de la fenêtre qui est ouverte; une petite table servie pour le souper, à droite.

SERTORIUS, MARTHE, assis devant une table; GERTRUDE, servant.

SERTORIUS. *

Eh bien, fillette, la faim ne vient donc pas?

MARTHE.

Mais, mon père, je mange, vous voyez...

SERTORIUS.

Des miettes de pain sec arrosées d'eau claire... Tu me désoles... Tu ne souffres pas, mon enfant?

MARTHE.

Oh! pas du tout, mon père.

SERTORIUS.

Moi... l'émotion, le bonheur m'ont ouvert l'appétit extraordinairement! Quelle glorieuse soirée, ma fille! Ces triomphes du théâtre ont véritablement quelque chose d'enivrant! Ce petit Roswein, quand il a paru dans cette apothéose, m'a fait l'effet d'un jeune dieu! Il était superbe, n'est-ce pas, ma fille?

MARTHE.

Oui, mon père.

SERTORIUS.

Eh bien! je bois à lui... à son succès! *Evviva il maestro Roswein!* Ah! j'irai moi-même, au saut du lit, demain matin, le remercier de la joie qu'il m'a donnée. (Gertrude sort.)

MARTHE.

Mais ne pensez-vous pas, mon père, qu'il pourrait venir ce soir?

SERTORIUS.

Oh! il est plus de minuit, c'est impossible... Est-ce qu'il t'avait dit qu'il viendrait?

* Marthe, Gertrude, Sertorius.

MARTHE.

Non, mon père. (Elle se lève et s'approche de la fenêtre.)

SERTORIUS.

A propos, sais-tu que j'ai remarqué une chose étonnante, Marthe?

MARTHE, revenant.

Oh! toute la salle l'a remarquée comme vous, mon père.

SERTORIUS.

Comment! toute la salle l'a remarquée comme moi?

MARTHE, avec une amertume douloureuse.

C'était assez frappant... Mais me suis-je trompée, mon père? Cette dame, la dame au bouquet, n'est-ce pas la princesse Falconieri, notre voisine, dont on aperçoit la villa dans les arbres, là-bas?

SERTORIUS.

Quelle dame? quel bouquet? quelle princesse? Je n'ai rien vu de tout cela, moi... Vous ne pensez qu'à la toilette, vous autres...

MARTHE.

Pardon, mon père... de quoi parliez-vous donc? Quelle chose extraordinaire avez-vous donc remarquée?

SERTORIUS.

Mais une chose merveilleuse: André ne connaît pas mon chant du Calvaire... eh bien, son chant de Boabdil est taillé sur le même patron!

MARTHE, retournant à la fenêtre.

Il est naturel que votre élève ait pris votre manière...

SERTORIUS.

Ce n'est pas proprement ma manière, ma fille... (Il boit.) C'est la grande manière... Le public y revient, vois-tu... Mais qu'est-ce que tu considères donc si attentivement par la fenêtre, petite?

MARTHE.

Rien, mon père.

SERTORIUS, qui s'est levé.

Quel beau clair de lune! on y voit comme en plein jour!

MARTHE, tristement.

On dirait qu'il y a de la neige là-bas, sur les ruines, n'est-ce pas?

SERTORIUS.

C'est ma foi vrai! Si nous étions en Allemagne, je jurerais que c'est de la neige.

MARTHE, descendant.

Ne regrettez-vous jamais l'Allemagne, mon père?... On dit que l'attrait de la terre natale devient irrésistible pour le cœur d'un vieillard... moi, je vous y suivrais avec joie... L'Allemagne, c'est le pays dont je rêve.

SERTORIUS.

Enfant!... enfant gâté! L'univers entier rêve l'Italie... elle rêve l'Allemagne!

MARTHE.

C'est ma patrie... Vous m'avez pourtant promis, mon père, de m'y conduire un jour.

SERTORIUS, grave.

Oui, nous irons, ma fille, nous irons y accomplir un pieux et triste pèlerinage...

MARTHE.

Et nous n'y resterons pas?

SERTORIUS.

Non... oh non! grand Dieu! Tu ressembles trop à ta mère!... Ah! je n'ai pas oublié le jour où je quittai à la hâte ma sombre patrie, emportant dans mes bras tout ce qui me restait au monde... une pauvre enfant en deuil qui souriait à mes larmes!

MARTHE.

Vous allez me gronder, mon père chéri... mais il y a une pensée qui me tourmente, et je veux vous la dire une fois, pour n'en plus parler jamais.

SERTORIUS.

Quoi donc?

MARTHE.

Je ne mourrais pas tranquille, si vous ne me promettiez que je reposerai sous le même gazon que ma pauvre mère.

SERTORIUS.

Tais-toi, malheureuse enfant! Deviens-tu folle? Qu'as-tu donc, ce soir?

MARTHE.

Ce soir, comme toujours, je suis pleine de force et de santé;

mais puisque j'ai eu le courage de vous confier cette faiblesse de mon esprit, délivrez-moi de ce tourment, faites-moi la promesse que je vous demande.

SERTORIUS.

Tais-toi! tais-toi donc!

MARTHE, lui embrassant la main.

Mon père, promettez-le-moi!

SERTORIUS.

Je vous le promets... Mais c'est mal, ma fille, je suis mécontent. (Il va s'asseoir à droite.)

MARTHE, souriant.

Non... c'est fini... vous me pardonnez?... Dites-moi que vous me pardonnez.

SERTORIUS.

Oui.

MARTHE.

Vous ne dites pas cela de bon cœur.

SERTORIUS.

Si fait!

MARTHE.

Eh bien, prouvez-le-moi... jouez-moi le chant du Calvaire... je vous promets de pleurer.

SERTORIUS, la regardant fixement.

De pleurer!... Ah çà, qu'y a-t-il? Décidément, tu as quelque chose? Tu es triste, troublée, inquiète. (Réfléchissant.) Tu semblais attendre quelqu'un. (On entend le bruit d'une voiture.)

MARTHE.

Non!... Écoutez!...

SERTORIUS.

Tu vois bien! tu attends quelqu'un?

MARTHE, se précipitant vers la fenêtre.

Ah! c'est lui!...

SERTORIUS. *

Lui!... mais qui donc? (Il se jette à la fenêtre.) Une voiture de poste... Mais je ne me trompe pas... c'est André!

MARTHE, troublée.

Oui... oui... c'est lui... c'est lui, n'est-ce pas?... mais il n'est pas seul!

* Sertorius, Marthe.

SERTORIUS.

Et quelle est cette femme qui est avec lui?

MARTHE, tombant à la renverse en poussant un cri terrible.

Ah!

SERTORIUS.

Ma fille!... Ciel! mon enfant! elle l'aimait! Gertrude! à moi! à moi!... Ma fille! * (Criant à la fenêtre.) Ah! misérable, il m'a pris mon enfant! il me tue mon enfant! (Il tombe à genoux devant sa fille évanouie.) Ah! Dieu bon! Dieu juste! Dieu vengeur!... (Gertrude entre.)

* Gertrude, Marthe, Sertorius.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Premier Tableau.

A la villa Falconieri. Boudoir d'artiste riche et sombre. Porte à droite, communiquant avec l'appartement de Leonora; fenêtre à gauche, s'ouvrant sur un balcon; porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIETTA, puis CARNIOLI.

(Marietta entre du fond, une bougie à la main, et se dispose à prendre sur une console un vase antique. Un homme pousse du dehors la fenêtre entr'ouverte.)

MARIETTA, poussant un cri. *

Ah! au voleur!

CARNIOLI.

Paix! Marietta, c'est moi!

MARIETTA.

Son Excellence!

CARNIOLI.

Mon Excellence!

MARIETTA.

Par la fenêtre!

CARNIOLI, s'époussetant avec son mouchoir.

Par la fenêtre. Ta maîtresse, à ce qu'il paraît, m'a consigné à la porte : précaution fantasque et très-superflue vis-à-vis d'un homme qui revient d'Espagne! Je ne fais autre chose depuis huit mois, Marietta, que d'escalader des balcons comme un lierre!... Or çà, Marietta, écoute et réponds... Mais auparavant, tiens, voici quelques médailles espagnoles que je te rapporte, connaissant ton goût pour les curiosités... Ajoute ceci à ta collection... Tu ris, fine mouche! allons, tant mieux! Tu es toujours bien ici, eh?

MARIETTA.

Très-bien, monseigneur. La place est bonne; cependant il y

* Carnioli, Marietta.

en a une meilleure, que j'ai toujours rêvée... et si monseigneur voulait m'aider à l'obtenir...

CARNIOLI.

Quelle place, Marietta?

MARIETTA.

Une place d'institutrice dans quelque grande famille anglaise...

CARNIOLI.

Bah! et à quoi cela te mènerait-il?

MARIETTA, avec conviction.

Monseigneur, j'épouserais le fils.

CARNIOLI.

Tu épouserais le fils?... Marietta, tu as emprunté à ta maîtresse une manière de plaisanter qui donne le frisson... Au surplus, soit! j'y songerai... J'aime tellement les Anglais, que je ne serai pas fâché que tu en épouses un. (Se levant.) Mais venons à mes affaires... Tu sais, ou je t'apprends que je porte un intérêt particulier au jeune et célèbre maestro qui est, depuis huit mois, l'hôte et le commensal de ta belle maîtresse.

MARIETTA.

C'est un bon jeune homme, Excellence.

CARNIOLI.

Soit, mais ce bon jeune homme, qui me doit tout, ne m'a pas écrit une seule fois depuis mon départ... Peu m'importerait sa négligence, si je pouvais l'attribuer à ses occupations artistiques; mais il paraît qu'il ne fait rien, pourquoi? que se passe-t-il donc ici? quelle est la situation? et d'abord, où sont-ils tous deux en ce moment?

MARIETTA.

Ils dînent, monseigneur.

CARNIOLI.*

Bien... Et ceci est le boudoir du maestro? Qu'y venais-tu faire, toi? Aucun détail n'est inutile... Voyons, qu'y venais-tu faire?

MARIETTA.

Je venais, par ordre de madame, pendant que le maestro n'y est pas, chercher ce vase, qui sera d'un bon effet, dit-elle, dans

* Marietta, Carnioli.



la niche du grand escalier. Hier, je suis venue chercher un guéridon que madame a eu la fantaisie de mettre dans son salon d'été... avant-hier je décrochais un tableau...

CARNIOLI.

Ah! c'est un déménagement, donc?

MARIETTA.

Ma foi, monseigneur, je ne sais pas ce que c'est.

CARNIOLI.

Tu mens, Marietta, suivant ta funeste habitude. Tu sais ce que c'est, c'est la fin. Ta maîtresse démolit aujourd'hui l'édifice qu'élevaient hier ses mains amoureuses... Et que dit le maestro de ce procédé?

MARIETTA.

Il ne s'en aperçoit pas, Excellence; son esprit n'est pas là.

CARNIOLI.

Ah! ah! bravo! Il travaille donc, Marietta?

MARIETTA.

Il fume, Excellence. Il passe des jours entiers la tête en bas et les jambes en l'air, à fumer en regardant le ciel.

CARNIOLI.

Le lâche paresseux! Ah! c'est bien ce que je présumais... il s'endort dans les délices de Capoue. Il est trop heureux... il engraisse.

MARIETTA.

Quant à cela, non, Excellence.

CARNIOLI.

Ah! il n'engraisse pas, Marietta. Allons! c'est quelque chose!... Mais, morbleu! comment ta maîtresse ne le pousse-t-elle pas au travail? elle aimait pourtant la musique autrefois!

MARIETTA, avec intention.

Elle l'aime toujours, Excellence... elle en fait même très-souvent depuis quelque temps avec le signor Paolo Maria, un ténor beau comme le jour, qui vient de débuter à Saint-Charles.

CARNIOLI.

Ah! elle en est aux comédiens, aux ténors... Elle aime ce Paolo, dis-tu?

MARIETTA.

Je ne sais, monseigneur, on ne sait jamais ce que pense madame.

CARNIOLI.

Et le maestro les accompagne au piano, cela va sans dire! le sot aveugle! L'occasion serait belle pourtant de se mettre martel en tête! Si la jalousie lui mordait le cœur, cela lui donnerait du ton, il travaillerait! (Feuilletant des cahiers de musique.) Comment! rien! rien! pas une note en huit mois, le misérable!

MARIETTA.

Pardon, Excellence, mais sur ces huit mois, il faut en retrancher au moins quatre que le maestro a passés à se rétablir de son coup d'épée.

CARNIOLI, redescendant vivement.

De son coup d'épée! Qui a osé le frapper? Je jure par mon Dieu que j'aurai le sang et la vie de celui qui a fait cela. Dis-moi son nom!

MARIETTA.

Mais comment monseigneur n'a-t-il pas su...

CARNIOLI.

Je ne sais rien... Son nom? parle!

MARIETTA.

C'est le marquis de Sora.

CARNIOLI.

Eh bien, Sora est un homme mort, aussi vrai que j'existe... Vite, conte-moi tout, Marietta : pourquoi ce duel?

MARIETTA.

Dame! monseigneur, l'installation du signor Roswein chez Son Altesse fit beaucoup de jaloux à Naples... Le marquis de Sora, en particulier, tint de méchants propos, et bien injustes, Excellence, car le maestro n'avait consenti à loger au palais... Monseigneur va rire...

CARNIOLI, riant à travers sa colère.

Qu'en payant une pension... n'est-ce pas? Eh! ne voulait-il pas me payer moi-même dès qu'il a pu gagner un sou, l'absurde imbécile! (Changeant de ton.) Mon pauvre André! Continue. la vérité devait être connue à Naples, comment le maestro n'a-t-il pas méprisé toutes ces calomnies?

MARIETTA.

Il les aurait méprisées, je crois, si madame...

CARNIOLI.

Si madame?... Tempête du ciel! achève!

MARIETTA.

Mon Dieu, monseigneur, madame lui conseillait de ne pas se battre... mais vous connaissez sa manière... Si vous étiez militaire de votre métier, lui disait-elle, à la bonne heure, mais vous êtes un poëte... ainsi, dès qu'il n'y a pas nécessité absolue de se battre, tenez-vous tranquille.

CARNIOLI.

Vipère!

MARIETTA.

Là-dessus, monsieur Roswein sortit brusquement, et une heure après, on nous le rapportait avec une lame d'épée rompue dans la poitrine... Oh! madame le soigna bien, au reste.

CARNIOLI.

Je crois bien! Du roman, du drame, du sang! quelle bonne fortune!... Mais il est bien remis, n'est-ce pas?

MARIETTA.

Dame! monseigneur... il mange et boit comme tout le monde.

CARNIOLI.

Eh! s'il mange et s'il boit, il peut travailler, que diable!... Ah! c'est bien ce que je disais... il est trop heureux, voilà ce qui le perd!

MARIETTA.

S'il est heureux, il n'en a pas la mine.

CARNIOLI.

Quelle mine a-t-il donc? Parle! tu me fais griller à petit feu, méchante bestiole!

MARIETTA.

Ma foi, Excellence, il a la mine d'un homme qui se meurt.

CARNIOLI.

Qui se meurt! et de quel mal, sang Dieu?

MARIETTA.

Il aime madame.

CARNIOLI.

Idiote! s'il était malheureux, il travaillerait, entends-tu? J'ai

mon système là-dessus... Qui se meurt d'amour, n'est-ce pas? Voilà mes pécores qui s'imaginent tenir la vie d'un homme au bout de leurs caprices! Quand on ne meurt que de ce mal-là, on meurt de vieillesse! apprends cela. Je suis mort dix fois d'amour, moi... et je me porte bien!

MARIETTA.

Le jeune homme n'est pas fait de la même pâte que Votre Excellence; il lui faudrait une vie tranquille, voyez-vous.

CARNIOLI.

Une vie tranquille... à un artiste!... tu es une créature stupide, tais-toi!

MARIETTA, prêtant l'oreille.

Monseigneur, ils viennent! (On entend rire au dehors.)

CARNIOLI.

C'est sa voix... Eh bien, il paraît qu'il meurt assez gaiement, dis-moi!

MARIETTA.

Ce n'est pas lui qui rit, c'est le vin de Marsala, cela ne va pas durer.

CARNIOLI, se retirant sur le balcon.*

Pas un mot, toi, tu entends! (Marietta sort à droite.)

SCÈNE II

LEONORA, ROSWEIN, un laquais les précède, portant un flambeau qu'il pose sur la cheminée, à droite : il sort aussitôt.

LEONORA, riant.**

Ah Dieu! Carnioli en romain! non enfin, mon ami, ce n'est pas possible ce que vous me contez là! Carnioli n'était pas homme à se laisser mystifier!

ROSWEIN.

Ah! je vous demande pardon : en matière de galanterie il était passablement crédule... je connaissais son faible... Il faut vous dire, pour mon excuse, qu'il me traitait à cette époque très-brutalement, et que j'avais vraiment droit à une vengeance.

* Carnioli, Marietta.

** Roswein, Leonora.

LEONORA.

Fumez donc, mon ami... (Roswein fait un signe de refus.) Mais je ne reviens pas de cette histoire! Carnioli en dieu de l'Olympe! Oh Dieu! quelle physionomie! Et le rendez-vous était dans les ruines de Pompéi?

ROSWEIN.

Oui, maison du musicien, à minuit...

LEONORA, qui s'est assise sur un canapé à droite.

Mais enfin, au nom de qui ce rendez-vous mythologique?

ROSWEIN.

Au nom d'une Anglaise très-excentrique qui était alors à Naples... une miss Kolt...

LEONORA.

Ah! oui, qui affichait un goût insensé pour les mœurs et pour les toilettes antiques?

ROSWEIN.

Précisément... de sorte que la condition du costume parut vraisemblable à ce bon chevalier.

LEONORA.*

Et il y alla vraiment?

ROSWEIN.

Vous pouvez le demander à l'invalide que j'avais gagné, et qui le vit se promener jusqu'à l'aurore, grelottant et maugréant avec ses cothurnes pourpres et sa tunique bleu céleste semée d'étoiles d'or.

LEONORA.

Oh! le malheureux!

ROSWEIN.

Ah! s'il m'eût soupçonné, il me tuait... Pauvre Carnioli! J'en ris, mais au fond c'est un de mes remords.

LEONORA.

Par exemple, vous êtes bien bon! Rien de moins intéressant sur la terre qu'un fat étrillé!... A propos, avez-vous eu de ses nouvelles depuis peu?

ROSWEIN, soucieux.

Non... Que voulez-vous? je ne lui répondais pas, il ne m'écrit

* Leonora, Roswein.

plus! Ah! je suis un fier ingrat! Il y a longtemps qu'on me l'a dit et que je le sais!

LEONORA.

Ah! voilà les diables bleus qui arrivent... gare!

ROSWEIN, s'asseyant près d'elle, avec une gaieté pénible.

Non, non, rassurez-vous... Je les chasse, pour ne pas vous chasser. (Il la regarde.) Vous êtes belle, ce soir, Leonora.

LEONORA.

Toujours.

ROSWEIN.

Vous avez la beauté pure et terrible d'une bacchante au repos.

LEONORA.

Est-ce un compliment?

ROSWEIN.

Mais il me semble que vous êtes en toilette de cérémonie!... c'est pour moi seul, cette toilette?

LEONORA, gracieuse.

Et pour qui donc?

ROSWEIN.

Vous ne sortez pas, ce soir?

LEONORA.

Non, mon ami.

ROSWEIN.

Ah! je vous remercie... Nos soirées en tête à tête sont si rares maintenant.

LEONORA.

Si c'est un reproche, il est plaisant. Ne m'avez-vous pas engagée vous-même à revoir un peu le monde, puisque le monde voulait encore de moi?

ROSWEIN.

Je ne vous reproche rien... Seulement, nous sommes un peu loin, qu'en dites-vous? du temps où vous ne conceviez plus d'autre plaisir au monde que la solitude à deux... d'autre fête que d'aimer votre amant et de recueillir la première sur ses lèvres la chanson fraîche éclose... Ce sont vos paroles!

LEONORA, se levant.

Mais, mon ami, faites-en, des chansons... je les recueillerai... Vous n'en faites pas, que voulez-vous que je recueille?

ROSWEIN.

La vérité est que je vous ennuie.

LEONORA.

Bah! quelle idée! pourquoi m'ennuieriez-vous? N'êtes-vous pas très-aimable?

ROSWEIN.

Non... je vous aime trop... (Il se lève.) Ah! vous ne saurez jamais, Leonora, tout ce qu'il y a de profonde tendresse, de passion pour vous dans ce pauvre cœur tourmenté... ou, si vous le savez un jour... car on est plus juste pour les choses qui ne sont plus, il sera trop tard pour me serrer la main et me dire : Merci!

LEONORA.

Allons! nous y voilà! Frère, il faut mourir!

ROSWEIN. (Gaieté fébrile.)

Pardon, pardon! j'ai tort... d'autant plus que je me sens mieux ce soir; je me sens très bien! Tenez, je vais travailler... Seulement, mettez-vous là, que je vous voie, voulez-vous?

LEONORA.

Comment donc! tout ce qui peut vous être agréable. (Elle s'assied à gauche.)

ROSWEIN.

Et puisque vous daignez me tenir compagnie, je fais serment d'achever mon acte ce soir!...

LEONORA.

Mais, mon ami, je vous ai dit que j'allais sortir, n'est-ce pas?

ROSWEIN.

Comment! vous venez de me dire tout le contraire!

LEONORA.

Vraiment! oh! quelle distraction!... Mais non, j'ai pris dès longtemps, pour ce soir, un engagement sérieux, auquel je ne puis manquer!

ROSWEIN.

Ah! c'est odieux!

LEONORA.

Quoi?... qu'est-ce qui est odieux? Est-ce à moi que vous parlez, mon ami?

ROSWEIN.

Vous me tuez à coups d'épingle, Leonora, mais vous me tuez

aussi sûrement que si vous me mettiez un couteau dans le cœur !...

LEONORA.

Mais, mon cher enfant, vous êtes insupportable, tout bonnement!... Comment! je prononce par inadvertance un non au lieu d'un oui; je fais un pas à droite au lieu de le faire à gauche, et vous criez au meurtre! Franchement, c'est pousser un peu loin la sensibilité poétique. (Elle se lève.) Allons, bonsoir! travaillez bien ! (Elle se dirige vers le fond.)

ROSWEIN.

Et où donc allez-vous?

LEONORA.

Venez avec moi, si vous voulez.

ROSWEIN.

Eh! vous savez que je n'aime pas le monde! D'ailleurs, il faut que je travaille... mon opéra est payé d'avance, et c'est un poids horrible que j'ai sur l'esprit! Où allez-vous? voyons!

LEONORA.

Mais je vais d'abord passer quelques instants au concert de ce petit Paolo Maria...

ROSWEIN.

Ah!... Et ensuite?

LEONORA.

C'est tout, mais j'y tiens... je lui ai promis, à ce garçon...

ROSWEIN.

Et voilà cet engagement sérieux auquel vous ne pouviez manquer pour moi... mais c'est une dérision outrageante, Leonora!

LEONORA.

Oh! mon Dieu! que d'affaires!... Eh bien, je n'irai pas! (elle se rassied) calmez-vous. Voyons, travaillez, je vous écoute : je n'irai pas. Où en êtes-vous? (Elle s'assied à gauche.)

ROSWEIN, prenant une feuille de musique sur un piano qui est au fond, à droite.

A la même scène, toujours...

LEONORA.

Le Tasse à la princesse... Eh bien, qu'est-ce qu'il lui dit, ce pauvre garçon?

ROSWEIN.

J'avais trouvé un commencement de mélodie qui me semblait à peu près cela. Voulez-vous l'entendre?

LEONORA.

Oui, sans doute.

ROSWEIN, chantant, debout, sans accompagnement.

C'est l'heure où la nuit
Sur la fleur brisée
Verse la rosée
Qui tombe sans bruit.
Mon âme blessée
Demande à vos yeux...

(S'interrompant, à part, en se frappant la poitrine.

Ah! qu'est-ce que j'ai donc là? (Il reprend l'air.) Qu'en pensez-vous? est-elle bien, cette phrase?

LEONORA.

Pas trop.

ROSWEIN.

Vous avez de l'humeur, Leonora.

LEONORA.

Vous me demandez mon avis, je vous le donne; mais il faudrait toujours vous flatter pour vous plaire.

ROSWEIN.

Il faudrait, dès que j'ai une lueur de courage, ne pas l'éteindre d'un revers de main, voilà tout.

LEONORA.

Eh! mon Dieu! si vous la trouvez charmante, cette phrase, gardez-la!

ROSWEIN.

Non! elle ne vaut rien! vous avez raison. (Il jette la musique et ferme le piano avec violence.)

LEONORA.

Ah! vous y renoncez? eh bien, là, entre nous, vous faites bien, vous n'êtes pas en verve ce soir!

ROSWEIN, amèrement.

Ni ce soir, ni jamais! mon talent est mort! toutes les cordes de mon cerveau sont flétries, desséchées, comme si la flamme y avait passé! Ah! vous ne me l'apprenez pas, allez!... mes nuits sans sommeil me l'ont assez répété! Oh Dieu! en si peu de temps un tel changement! Hier la jeunesse, la poésie, l'espé-

rance, tous les dons du ciel! aujourd'hui le silence, le vide, le froid de la tombe... voilà mon âme!... voilà votre œuvre, Leonora!

LEONORA.

Mon œuvre... à moi!

ROSWEIN.

Oui, à vous qui avez usé sans trêve, sans pitié, dans des luttes stériles, dans de misérables agitations, dans de mesquines douleurs, toutes les forces de mon esprit! Voyons! quel a été votre dessein, dites?... quelle gageure barbare avez-vous faite? à qui avez-vous juré de torturer jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la dégradation une créature de Dieu? Eh bien, votre tâche est accomplie, soyez heureuse!

LEONORA, froidement.

Délicieux intérieur!

ROSWEIN.

Allons, laissez-moi! allez à ce concert, et dites à ce jeune homme, à ce chanteur, qu'il peut se dispenser de venir mendier un rôle à ma porte... que ma tête est désormais aussi pauvre, aussi nulle que la sienne!... Allez!...

LEONORA.

Ah çà! qu'est-ce que cela veut dire? Vous figurez-vous par hasard que je sois éprise de ce comédien?

ROSWEIN.

Tout le monde le dit à Naples!

LEONORA.

Eh bien! c'est parfaitement vrai, je l'adore.

ROSWEIN.

Ah! de grâce, Leonora... je ne suis plus de force à supporter cela... Aimez qui vous voudrez! dites un mot, et je m'en irai, si vous n'avez pas la patience d'attendre qu'on m'emporte!

LEONORA.

Comme c'est gai, ceci!... je vous dirai, Roswein, qu'il n'y a pas plus de courage que de bon goût à prendre ainsi à tout propos, devant les dames, des attitudes d'agonisant. Dites-moi donc le nom de votre maladie, je vous prie!

ROSWEIN, lui jetant son mouchoir plein de sang.

Tenez!

LEONORA.

Qu'est-ce que cela prouve? Tous les artistes crachent le sang!

ROSWEIN.

Ah! vous êtes une malheureuse! (Il éclate en sanglots et va se jeter sur le canapé à droite.)

LEONORA, se levant et faisant quelques pas vers lui.

Je n'aime pas les hommes qui pleurent, bonsoir! (Elle sort à droite.)

SCÈNE III

ROSWEIN, CARNIOLI, sortant du balcon.*

CARNIOLI.

André!

ROSWEIN.

Carnioli! est-il possible, Carnioli!

CARNIOLI, le regardant avec émotion.

Tu es bien changé, mon pauvre enfant. Ta main, ami!... Allons, viens-t'en!

ROSWEIN.

Comment! où voulez-vous que j'aille?

CARNIOLI.

Sortons d'ici, te dis-je; je ne veux pas que tu restes une minute de plus dans cèt enfer!

ROSWEIN.**

Qui m'y a jeté, Carnioli?

CARNIOLI, frappant du pied.

C'est moi, mille diables! Ne me le répète pas, je me le suis dit assez! Est-ce que j'avais l'idée, moi, d'un innocent de ton espèce, d'un amoureux de ta trempe?... Comment! tu es un homme, un homme d'esprit, de génie, et je viens de te voir là, pendant vingt minutes, exécuter docilement tous les exercices d'un acrobate, sous le fouet de cette coquette impitoyable!

ROSWEIN.

Ah! taisez-vous!

CARNIOLI.

Sang de mes veines! à quoi te sert donc cette cravache que

* Carnioli, Roswein.
** Roswein, Carnioli.

voilà? (Il saisit une cravache oubliée sur un canapé et fouette les meubles.) Allons, viens-t'en ! partons!

ROSWEIN.

Non, je ne puis m'en aller, Carnioli. Pour suivre cet amour fatal, vous savez quelle indigne trahison j'ai commise... (Mouvement de Carnioli.) Ah! ne me parlez pas d'eux; je ne sais ce qu'ils sont devenus, je ne veux pas le savoir! Mais cet amour qui fut mon crime, je veux en souffrir, je veux en mourir... L'expiation, c'est la seule vertu qui me reste... laissez-la-moi!

CARNIOLI.

Eh! dis donc la vérité! Cette femme qui te tient sous son talon, qui te déchire en riant dans la fange de ses pas... tu l'aimes encore!

ROSWEIN.

Eh bien, oui, je l'aime! Vous l'avez voulu, je l'aime!...

CARNIOLI.

Mais comprends donc au moins, malheureux enfant, que ta place n'est plus ici, chez cette femme, dès qu'elle ne t'aime plus !

ROSWEIN.

Elle ne m'aime plus?... Je lui ai offert cent fois de la quitter; pourquoi me retient-elle, si elle ne m'aime plus?

CARNIOLI.

Allons! tu sais qu'elle aime ce Paolo Maria, tu le lui disais toi-même tout à l'heure.

ROSWEIN.

Je ne le croyais pas! je ne le crois pas! Un chanteur inepte, un histrion! jamais! Vous ne la connaissez pas! c'est une âme orageuse, troublée, mais loyale! Dites-moi qu'elle est capable d'un crime, si vous voulez, mais non d'une dégradation, non d'une basse duplicité!

CARNIOLI.

Elle est capable de tout, entends-tu, de tout!... comme toute femme au monde qui ne reconnaît d'autre principe que la passion! L'as-tu jamais vue mettre le pied dans une église? Non! Eh bien, méfie-toi des femmes qui n'entrent jamais dans les églises, c'est une espèce venimeuse. L'honneur humain peut suffire à la rigueur contre les passions d'un homme... contre celles

d'une femme il n'y a que Dieu! Ta maîtresse est un esprit fort, c'est une païenne! Voici son histoire : elle a eu des amants, elle en a, et elle en aura tant qu'elle pourra!... Toute femme qui n'est pas à Dieu est à Vénus!

ROSWEIN.

Je vous dis que vous ne la connaissez pas! Vous perdez vos peines et vos calomnies! Assez! (Il s'assied à gauche.)

CARNIOLI.

Ah! je vois ce que c'est! Oui... après t'avoir enlevé par un coup de main de courtisane, il fallait raffermir ton estime ébranlée! c'est l'usage! Alors, on s'est drapé dans sa robe d'innocence, on a versé à tes pieds des larmes virginales, l'oiseau de proie a modulé des soupirs de colombe, et tu as demandé pardon au ciel, n'est-ce pas, d'avoir mis à mal une si pure victime?

ROSWEIN, se levant.*

Assez, Carnioli, croyez-moi!

CARNIOLI.

Oui, et lorsqu'elle t'a vu bien fermement convaincu que tu étais son premier amant et que tu serais le dernier, elle en a pris bravement un sixième.

ROSWEIN.

Vous mentez!

CARNIOLI.

Tu ne crois pas au sixième! eh! mordieu! tu croiras du moins au quatrième... car c'était moi!

ROSWEIN.

Tu mens!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LEONORA, sortant de la droite et se précipitant dans le boudoir.

LEONORA, elle prend la main de Roswein.**

Merci, André, merci, mon amour!... Monsieur Carnioli, je n'ai rien à vous dire; sortez de chez moi! (Elle lui fait signe de sortir : Roswein répète énergiquement le geste de Leonora.)

* Carnioli, Roswein.

** Carnioli, Roswein, Leonora.

CARNIOLI.*

Madame, je viens de trahir un secret qu'un homme d'honneur doit garder toujours, je le sais; mais je vous trouve ici en flagrant délit de meurtre, et même au prix de mon honneur, je ne vous laisserai pas achever... Voyons, puisque vous voilà, ne prolongez pas les angoisses de ce jeune homme... attestez que j'ai dit la vérité.

LEONORA.

J'atteste que vous mentez!

CARNIOLI.

Eh! rappelez donc votre mémoire... je vous tiens dans ma main!

LEONORA.

Comment! le misérable ne veut pas sortir! André, il vous reprochait de ne pas savoir manier cette cravache... eh bien! donnez-la-moi!

CARNIOLI, saisissant le bras de Roswein.

André! mon André! ah! comprends-tu, mon pauvre enfant! Ce serpent veut que nous nous coupions la gorge tous deux! c'est sa dernière ressource! Attends-moi dix minutes; j'ai des preuves, je te les apporte... (A Leonora.) A revoir, vous! (Il sort par le fond.)

SCÈNE V

LEONORA, ROSWEIN.

(Dès que Carnioli est parti, Leonora s'affaisse sur elle-même en sanglotant.)

ROSWEIN.**

Leonora, pourquoi cette douleur?... pourquoi ces larmes?... Je ne le crois pas!

LEONORA, à travers des sanglots.

C'est vrai!

ROSWEIN, lui saisissant le bras avec violence.

Dieu puissant!... (Laissant retomber le bras de Leonora.) Dieu juste!... (Il fait quelques pas dans la chambre, puis revenant vers la femme qui pleure.)

* Roswein, Carnioli, Leonora.
** Roswein, Leonora

Pourquoi m'avez-vous trompé, dites? pourquoi, malheureuse? Ne vous aurais-je pas tout pardonné?

LEONORA.

Et m'auriez-vous aimée, André... aimée de cette pure tendresse, de ce noble amour d'enfant dont j'étais si indigne, hélas!... mais qui me faisait si heureuse?

ROSWEIN, incrédule.

Ah!

LEONORA, toujours à genoux.

Ah! que de fois l'aveu de mon infamie a failli s'échapper d'un cœur qui débordait!... Car cette pensée empoisonnait tout! ma vie, mes paroles... mon humeur... elle était la source amère de ces méchants caprices dont je vous torturais, pauvre enfant!... Oh oui! que de fois j'ai voulu vous dire: Ne touchez pas ma main... ne touchez pas mon front!... Et puis le courage me manquait.... je ne pouvais... je ne pouvais... (Elle pleure.) Ah! je vous aimais... Vous me croirez peut-être maintenant que tout est fini, Roswein... je vous ai bien aimé.

ROSWEIN.

Je ne vous crois pas!

LEONORA.

Non... j'ai tué la confiance... Mais, du moins, ne croyez pas à tout ce qu'a dit Carnioli... J'ai été sa maîtresse, voilà tout ce qu'il y a de vrai, et c'est assez pour la honte de toute ma vie... mais tout le reste est faux!...

ROSWEIN.

Je ne vous crois pas!... Levez-vous... allez!... (Il la relève violemment en passant.) *

LEONORA, suppliant.

André! André!... Ah! pourquoi me traiter si durement, Roswein... Quand je serais, comme il vous l'a dit, une courtisane, une créature... eh bien! la dernière des femmes a encore ses moments de sincérité et de vertu.. et vous devez bien voir, André, que je suis dans un de ces moments-là... Oui, il n'y a qu'une faute dans ma vie... Carnioli!

* Leonora, Roswein.

ROSWEIN.

Eh bien, Carnioli!... vous avez aimé Carnioli! que faut-il donc de plus?

LEONORA.

Non, non, André! oh! vous ne pouvez le penser, non, je n'ai pas aimé ce Carnioli que vous connaissez, ce cœur flétri... cette âme glacée... ce vil libertin! non, jamais! J'ai aimé une heure... un instant... pour mon désespoir éternel, un fantôme de noblesse, de grandeur enthousiaste, de tendresse exaltée... Ah! voilà le mensonge qui surprit un jour, avec un art infernal... mon pauvre cœur si triste alors... si seul... si avide d'affection!... et c'est lui, cet homme-là, qui me reproche de vous avoir trompé... vous... de m'être faite meilleure que je n'étais!... Ah! il est hardi! Certes, il n'a pas tenu à lui que je ne sois devenue telle qu'il me dépeint, telle qu'il me croit, peut-être... car Dieu sait avec quel soin jaloux j'ai dérobé toujours à son contact, à son insolente ironie, les vrais sentiments de mon cœur... mes songes de jeunesse... d'amour, de vertu!... mon âme, enfin!... mon âme, qu'il n'a pas connue... qui est née sous votre premier regard... qui vous survivra... allez, mon ami... pour vous venger... (Allant à lui tout à coup.) Partez! qu'il ne vous retrouve pas ici... que je n'aie pas à rougir devant ce misérable! Encore cette grâce... partez! (Elle lui prend la main, qu'elle baise en s'inclinant.) André, je ne vous aimais pas, puisque vous ne voulez pas le croire... Je vous respectais... je vous adorais! Ah! cela est bien vrai! vous étiez pour moi plus qu'un amant bien-aimé... vous étiez ma religion... ma prière... mon dernier lien avec le ciel! Ah! tout ce que j'avais de bon et d'honnête... tout ce qui me consolait de moi-même... vous emportez tout... Tout va s'éteindre avec le cher regard de vos yeux! André! mon André! adieu! (Elle se prosterne à ses pieds.) Merci de m'avoir aimée.

ROSWEIN.

Leonora!... vous êtes plus coupable que des paroles ne peuvent le dire... si vous dépensez tant de serments et de larmes pour tromper un malheureux aussi confiant que moi... relevez-vous! je vous aime.

LEONORA, à genoux, le regardant avec angoisse.

André! oh non! si c'est une raillerie, je vous jure que le châtiment sera plus grand que la faute.

ROSWEIN.

Je ne raille point, pardieu!... je t'aime! (Il l'enlève et la serre dans ses bras.)

LEONORA, les yeux dans ses yeux.

Il y a des anges! mais que suis-je, moi, que suis-je, grand Dieu!

ROSWEIN, la faisant asseoir et s'asseyant près d'elle, à gauche.

Oubliez! oubliez comme j'oublie, ne pleurez plus... Voyons, écoute, veux-tu partir? veux-tu quitter Naples?... En quel coin du monde veux-tu que je t'emmène, dis, je suis prêt?

LEONORA.

André!

ROSWEIN.

Tu peux être heureuse maintenant, il n'y a plus rien entre nous, plus de mensonge, plus d'arrière-pensée... Tu seras heureuse, n'est-ce pas? tu me le promets? et puis tu seras meilleure pour moi, et tu me forceras de bénir ce jour de malheur? (Se levant.) Mais je ne veux pas que cet homme rentre ici. Je vais le prévenir, je vais à Naples... Vous êtes brisée, Leonora, rentrez chez vous; s'il revenait en ce moment je ne répondrais pas... A demain.

LEONORA, le regardant.*

André, je ne vous reverrai plus.

ROSWEIN.

Demain, au point du jour, si vous le voulez, nous irons comme autrefois, comme au printemps de notre amour, courir tous deux dans les ruines et moissonner dans la rosée... Me croyez-vous?

LEONORA.

Je vous crois! je vous crois! (Elle lui baise les mains.) Je t'adore! (Elle sort à droite.)

* Roswein, Leonora.

SCÈNE VI

ROSWEIN, *seul.*

Oui, ce sont là des accents de vérité, ou la lumière même du jour n'est que mensonge et ténèbres!... Que va-t-il dire, lui? Il va redoubler, charger encore ses accusations! Mais j'ai un mot à lui répondre... (*Carnioli paraît au fond.*) Lui! déjà!

SCÈNE VII

ROSWEIN, CARNIOLI.*

CARNIOLI.

Oui, déjà! Tiens, voici des preuves que tu ne récuseras pas.

ROSWEIN.

C'est inutile, elle m'a tout avoué.

CARNIOLI.

Ah! je m'en doutais!... Or çà, fais ton paquet, et partons.

ROSWEIN.

Non!

CARNIOLI.

Non? Eh bien, je suis fâché de te le dire, mon garçon, mais tu es un...

ROSWEIN.

Un lâche!... c'est entendu! mais ne le répétez pas, croyez-moi... Vous avez été mon bienfaiteur, Carnioli, et je m'en suis souvenu... mais c'est assez!... Un outrage de plus sur vos lèvres, ma main sur votre visage!

CARNIOLI, *froidement, après une pause.*

Mon cher, tu seras cause que je terminerai mes jours dans un couvent, toi, vois-tu?... Ah! cette femme! Comment ai-je pu oublier qu'il a suffi en tout temps d'un de ces fragiles écueils pour briser toute force humaine!... Un enfant le sait!... Omphale, Circé, Dalila, ces noms de magiciennes qui flamboient comme des phares dans la tradition du monde, comment ne

* Roswein, Carnioli.

m'ont-ils pas éclairé!... Ah! mais, tout n'est pas fini... elle n'aura pas le dernier mot!... Je t'arracherai de son repaire! Dieu merci, je n'ai que deux paroles à te dire, et tu me suivras!...

ROSWEIN, *s'asseyant.*

Jamais!

CARNIOLI.

Tu me suivras, s'il te reste un lambeau de cœur dans la poitrine... Ah! j'aurais voulu te préparer à ce coup, mais il n'est plus temps! Écoute donc : je les ai vus... tous deux... il y a trois jours! (*Mouvement contenu de Roswein qui écoute comme malgré lui.*) Il y a trois jours, oui! j'étais en Sicile... quelques affaires, peu importe... c'était près d'une villa que j'ai entre Palerme et Monréale, dans un vallon abrité contre les vents de la mer et où viennent se réfugier les santés détruites.

ROSWEIN, *se levant.*

Carnioli!

CARNIOLI.

Je me promenais là, au déclin du jour, triste, je ne sais pourquoi! Tout à coup, comme j'approchais d'une maisonnette cachée dans les arbres, j'entendis s'élever du fond d'un jardin, des sons... Je reconnus l'archet, je reconnus la main!... Cela me fit mal. Un instant, j'eus l'idée de fuir, mais je ne sais quel sentiment m'attirait malgré moi jusqu'au fond de cet abîme d'amertume au bord duquel le hasard m'avait amené.

ROSWEIN.

Le hasard, Carnioli?

CARNIOLI.

Comme tu voudras!... La porte était ouverte... j'entrai sans bruit dans ce jardin et j'aperçus derrière le feuillage un groupe de trois personnes... Une d'elles m'était inconnue, mais je compris que c'était un médecin... Quant aux deux autres, je les connaissais... Le vieillard me parut changé... les traits de la jeune fille étaient à peine altérés, mais sa pâleur, son attitude... son regard étincelant... Je vis que le médecin venait pour elle .. Comme j'arrivais, le vieillard déposa son archet... L'enfant parut s'endormir... ses lèvres entr'ouvertes murmurèrent quelques mots, j'entendis ton nom!

ROSWEIN.

Eh bien... achevez... achevez! je vous écoute!

CARNIOLI.

C'était comme un délire; elle répétait tes paroles d'amour, puis elle priait son père, elle priait son Dieu de te pardonner!...

ROSWEIN.

Marthe! Marthe!

CARNIOLI.

Pendant ce temps... ah! je vivrais dix mille ans, je n'oublierais pas un seul détail de cette scène!... pendant ce temps, les doigts du vieillard, posés sur les cordes, en tiraient par saccades des sons, des plaintes qui m'entraient dans l'âme .. La jeune fille se réveilla... Mon père, dit-elle en souriant, j'ai une grâce à vous demander... jouez-moi le chant du Calvaire!... Non, non, dit-il en essayant de sourire aussi, lui... le jour de ton mariage, petite!... L'enfant le regarda fixement sans répondre... Il baissa les yeux, il secoua ses cheveux blancs sur son front plus pâle que le marbre, et prit son archet!... (Avec une vive émotion.) J'entendis alors le chant du Calvaire .. Ah! le chant du Calvaire, oui!... Pendant qu'il jouait, je voyais de grosses larmes tomber une à une sur ses pauvres mains amaigries et tremblantes... Il pleurait! Le bois et le cuivre pleuraient!... Et moi!... L'enfant seul ne pleurait pas!...

ROSWEIN.

Ah! mon Dieu! ayez pitié!...(Il penche sa tête sur l'épaule de Carnioli.)

CARNIOLI.

Je sortis... j'attendis le médecin à la porte... Il désespérait... Mais, lui dis-je, si celui qu'elle aime... lui était rendu? alors, me dit-il, peut-être... peut-être!

ROSWEIN.

Ah! partons, Carnioli! partons vite!

CARNIOLI.*

Ah! j'en étais sûr! eh bien, partons! Viens! je t'accompagnerai.

* Carnioli, Roswein.

ROSWEIN.

Oui, partons... Deux minutes, et je suis à vous!

(Il lève la portière de Leonora.)

CARNIOLI.

Mais où vas-tu donc?

ROSWEIN, avec force.

Oh! ne craignez rien, Carnioli! je vous jure que je vais vous suivre... vous le voyez bien! Mais je ne dois pas sortir de cette maison comme un bandit qui se sauve! Non!... je vais tout lui dire, elle me comprendra... Attendez-moi!

CARNIOLI.

Ah! André, prends garde!

ROSWEIN.

Ah! ne craignez donc rien!...

(Au moment où il va pour entrer, Marietta paraît et lui barre le chemin.)

SCÈNE VIII

ROSWEIN, CARNIOLI, MARIETTA.

ROSWEIN.

Laisse... je vais chez ta maîtresse.

MARIETTA.

Pardon... madame dort.

ROSWEIN.

Comment! elle dort... elle dort! c'est impossible!

MARIETTA.

Son Altesse était souffrante: elle a recommandé qu'on ne la troublât sous aucun prétexte.

ROSWEIN.

Ah! laisse-moi passer!

MARIETTA.

Pardon, monsieur, mais je serais chassée.

CARNIOLI, avec éclat.

Elle n'y est pas! je parie ma tête qu'elle n'y est pas!

ROSWEIN, repoussant violemment Marietta.

* Ote-toi! (Il reste un moment hors de scène.)

CARNIOLI.

N'est-ce pas, Marietta, elle n'y est pas?

MARIETTA, descendant la scène et gagnant la droite.

Je ne sais pas.

ROSWEIN, rentrant une lettre à la main. Avec un rire contraint.

Eh bien, vous aviez raison, Carnioli, c'est vrai!

CARNIOLI.

Pardieu!... Mais pourquoi ris-tu? Voyons! du calme!

ROSWEIN.

Mais je suis très-calme, je ris parce que cela est plaisant... à force d'être infâme.. Vous ne l'avez pas vue, vous, tout à l'heure... là... à deux genoux... couvrant mes mains de larmes et de caresses... Ah! c'est une fière comédienne, allez!... Et puis cette lettre qu'elle m'a laissée, un chef-d'œuvre! vous allez voir... (A Marietta qui veut se retirer, d'une voix terrible.) Reste ici, toi, maudite!... Tenez, écoutez! (Il lit la lettre.) « Mon cher maestro, je quitte quand il me plaît, mais on ne me quitte pas!... »

CARNIOLI.

Ah! c'est bien cela!

ROSWEIN.

Oui, c'est bien cela! n'est-ce pas? (Allant tout à coup à Marietta et lui saisissant le bras, il lui dit d'une voix sourde.) * Écoute, toi, et réponds une fois dans ta vie avec vérité, ou tu payeras pour tous!... Elle est partie avec ce chanteur, n'est-ce pas?

MARIETTA, à Carnioli.

Excellence!... Au secours... il me fait peur!

CARNIOLI.

Eh bien, réponds!

MARIETTA.

Avec le chanteur, oui.

ROSWEIN.

Où vont-ils?... quelle route ont-ils prise? réponds!

* Carnioli, Marietta, Roswein.

MARIETTA.

La route de Gaëte.

ROSWEIN.

De Gaëte, c'est bien!... Carnioli, vous avez des chevaux là, n'est-ce pas?... Oui... C'est bien!... Je connais un chemin qu'elle n'a pu suivre en voiture... nous allons le prendre, nous serons avant eux aux Thermes de Néron... il faut qu'ils y passent... nous les attendrons!... (Il prend des pistolets; à Marietta.) A Gaëte, n'est-ce pas? (Il lui jette sa bourse.)

CARNIOLI.

Des armes! mais que veux-tu donc faire, André?

ROSWEIN.

Vous verrez bien, pardieu!

CARNIOLI.

Et Marthe... Marthe... tu l'oublies donc?

ROSWEIN.

Mais pas du tout... je ne l'oublie pas... nous la verrons... nous irons! (Il chancelle comme pris de vertige; se frappant la poitrine.) Allons! lâche cœur! va donc jusqu'au bout!

CARNIOLI.

Où veux-tu aller, malheureux! tu ne peux pas te soutenir!

ROSWEIN, avec une énergie fébrile.*

Vous êtes fou, Carnioli! je ne me suis jamais mieux porté de ma vie!... Allons! partons.

CARNIOLI.

Je ne te suivrai pas!

ROSWEIN.

Ne me suivez pas! adieu! (Il s'éloigne.)

CARNIOLI.

André! attends-moi, mordieu!... (Se frappant le front.) Ah bah! je serai destitué! mais cela m'est égal! (Il sort à la suite d'André.)

* Roswein, Carnioli.

Deuxième Tableau.

Minuit. Une route escarpée au bord de la mer. Grande ruine romaine à droite. Groupes de rochers; çà et là quelques arbres. Dans le fond la mer.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSWEIN, CARNIOLI.

ROSWEIN, hors de vue.

Emmène ces chevaux, Beppo. Va nous attendre dans cette maison où nous avons vu de la lumière... à quelque cent pas d'ici. (Il entre par la gauche.) Tenez, nous allons attendre là; il faut qu'ils y passent forcément.

CARNIOLI.

André, mon ami, mon enfant, finissons cela... Tu me fais faire un rêve épouvantable!... J'ai été cent fois tenté, depuis dix minutes, de pousser mon cheval à la mer... J'ai du feu dans la tête... Aie pitié de moi, aie pitié de toi-même!... Ne restons pas là, j'ai des pressentiments terribles... Éloignons-nous de ce lieu sinistre!

ROSWEIN.

Éloigne-toi si tu veux.

CARNIOLI.

Ah! pense à la Sicile, André... pense au chant du Calvaire!

ROSWEIN.

Eh! je le chante... le chant du Calvaire!

CARNIOLI.

Mais, malheureux, tu attendras en vain! il y a plus d'une heure qu'ils sont partis; ils sont passés depuis longtemps.

ROSWEIN.

Je sais le temps qu'il leur faut, soyez tranquille.

CARNIOLI, allant vers le fond.*

Eh! je n'y songeais pas, ils auront pris par mer! C'est la cou-

* Roswein, Carnioli.

tume de cette femme quand elle va à Gaëte... Je le sais bien, moi!

ROSWEIN.

Non, la Marietta nous l'aurait dit... Écoutez... j'ai entendu un bruit de chevaux...

CARNIOLI.

Ce sont les miens que Beppo emmène... Rappelons-le, et partons, je t'en prie!

ROSWEIN, montant sur la ruine.*

Tenez! là-bas, à mi-côte... ce point sombre, c'est une voiture... Carnioli, ne voyez-vous pas?...

CARNIOLI.

Eh! que veux-tu voir dans cette horrible nuit! Tu es fou!... Partons, te dis-je, partons!

ROSWEIN.

Là... sous ma main... Tenez, là... voyez-vous maintenant?... Ce sont eux!... ils viennent!... (Descendant.)** Ah! saints du ciel! que va-t-il se passer!

CARNIOLI.

André, donne-moi tes armes; tu n'es pas maître de toi... Je veux bien te servir de témoin contre ce jeune homme... mais si tu prétends me faire assister au meurtre d'une femme...

ROSWEIN.

Une femme! est-ce que c'est une femme?... Et puis, que m'importe! Comment! on fera ce qu'elle a fait; on fera litière sous ses pieds de tout ce qu'il y a de sacré et d'inviolable; on fera, vingt fois le jour, de la parole, du sourire et des larmes un mensonge... de l'âme d'un homme un hochet... du nom même du ciel une lâche trahison... et on en sera quitte pour dire : Je suis une femme!... Non! de par Dieu, cela ne sera pas!... (Une voiture sombre, attelée de deux chevaux noirs, traverse la route au fond.)

ROSWEIN.

Les voilà! (Il se précipite.)*** Arrête... où je te brûle!

* Carnioli, Roswein.
** Roswein, Carnioli.
*** Carnioli, Roswein.

CARNIOLI, cherchant à le retenir.

Tu te trompes, André! je te le jure!... cette voiture n'est pas la sienne!

ROSWEIN.

Nous allons voir! Laisse-moi!... (Il ouvre violemment la portière de la voiture et recule aussitôt en poussant un cri terrible; Carnioli le contient de sa main.) Ah!!! (Il tombe à droite.)

SCÈNE II

LES MÊMES, SERTORIUS.

SERTORIUS, pâle, défait, sinistre, se montrant hors de la voiture, debout sur le marchepied.*

Qu'y a-t-il? que voulez-vous, messieurs?... C'est ma fille qui est morte. Je l'emporte en Allemagne : elle l'a désiré... Ma fille unique, mon unique enfant... Que voulez-vous de moi? (Il met pied à terre.)

CARNIOLI, troublé.

Monsieur... n'ayez aucune crainte.

SERTORIUS.

Oh! je ne crains rien, messieurs... Que voulez-vous que je craigne maintenant? ma fille est morte!

CARNIOLI.

Passez en paix, monsieur, passez en paix. (Il fait signe au postillon de partir.)

SERTORIUS.

Merci, messieurs, merci : je l'emporte en Allemagne. Elle l'a désiré.

CARNIOLI.

Oui, monsieur... allez en paix!... Que Dieu vous soit en aide! (Il ferme la portière; la voiture disparaît dans les ténèbres.) André!... où es-tu, mon André?... Souffres-tu, mon enfant?

ROSWEIN, d'une voix éteinte.

Non... pas assez!... pas assez!!!

* Carnioli, Sertorius, Roswein.